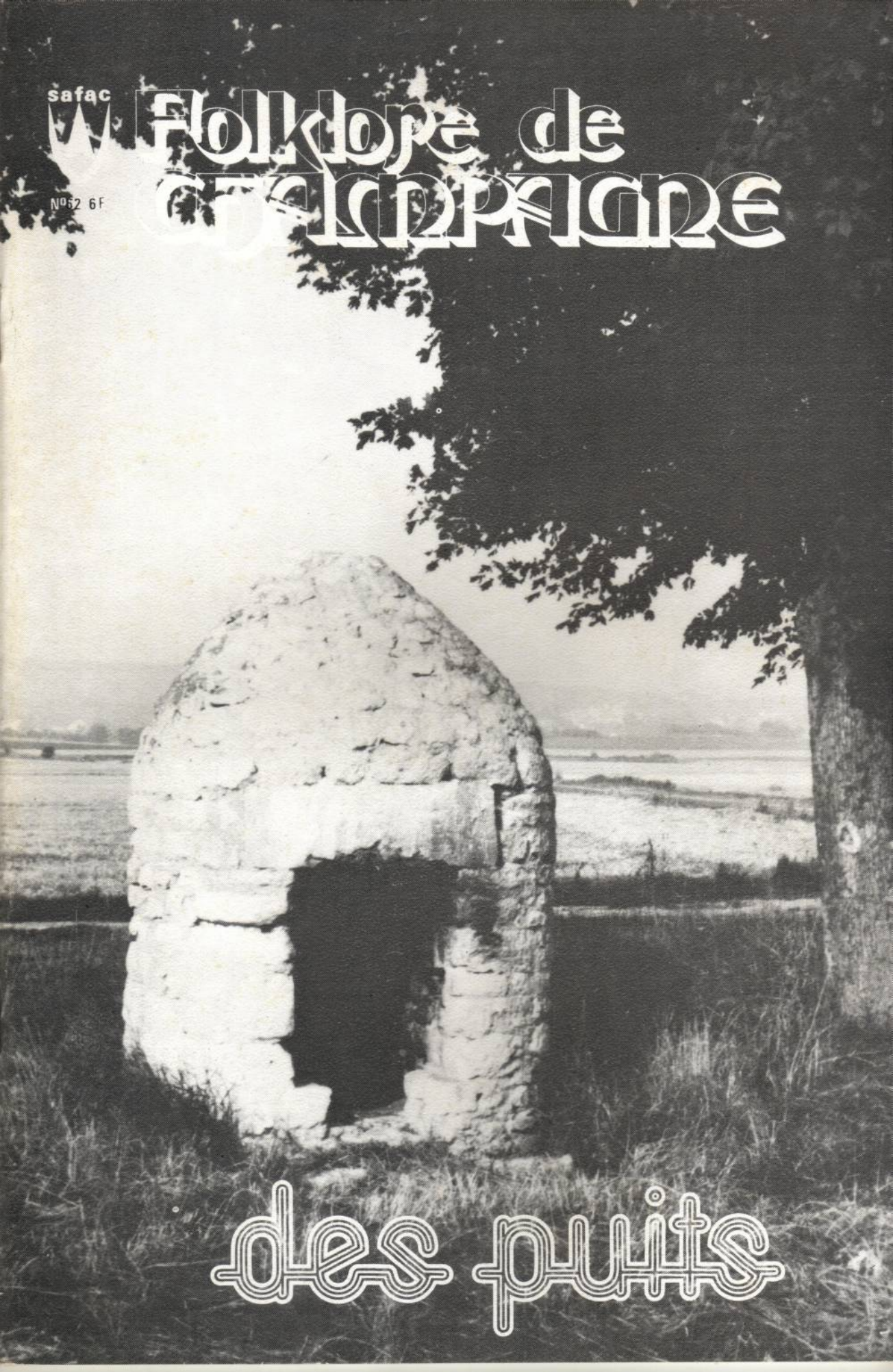
safac

Folklore de Champagne

N°52 6F



des puits

Jean-Claude Pierson
«Les Jasées», Châlons-sur-Marne

Bulletin trimestriel

Société des Amateurs de Folklore et Arts Champenois
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint-Parres-lés-Vaudes

Gérant
Jean Daunay

Conseiller technique
Gilbert Roy

Conseiller rédactionnel
Jean Déguilly

C.C.P. Safac 16.832.44 Paris

Abonnements

De soutien	30 f
Simple	20 f
Etranger	50 f
Bienfaiteur	100 f

Points de vente
Jean Daunay
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint-Parres-lés-Vaudes
Au Point du Jour
1, rue Urbain-IV - 10000 Troyes

OCTOBRE 78
numéro 62

DES PUITS

Enquête
Jean Daunay

Photos
Jean Daunay

Maquette
Gilbert Roy

Impression Offset
Imprimerie SONODA
Z.I. La Maladière - 10300 STE-SAVINE
Dépôt légal 1978 N° Reg. 784
Commission Paritaire N° 53035

Reproduction interdite
sauf autorisation de l'Editeur

STAGES ET RIGUEUR

Qu'est-ce qu'un stage ?

Une courte période au cours de laquelle des « stagiaires » viennent chercher une information bien définie, un enseignement qu'ils n'auraient pu recevoir normalement qu'en un temps beaucoup plus long.

Quelle que soit la méthode pédagogique adoptée, il semble donc important qu'il ne puisse entrer dans un stage aucun autre élément que ceux qui ont un rapport direct avec le but recherché.

C'est une question d'honnêteté autant que d'efficacité.

Les stages organisés par la Safac et conduits par ses conseillers techniques (ou par des instructeurs habilités par eux) ne dérogeront pas à cette règle. Notre temps est bien trop précieux pour que nous consentions à manquer de rigueur et que nous admettions de trahir la vocation que nous nous sommes donnée.

Nous n'en voudrons à personne de s'intéresser à une autre activité que le folklore. Il est normal que chacun d'entre nous fasse librement son choix.

Mais la Safac s'est fixé une tâche bien nette et précise. Elle s'y emploiera. Qu'on ne lui demande donc pas de faire place, dans un stage, à une matière qui ne contribue pas directement à servir la tradition.

Jean DAUNAY.

N'OUBLIEZ PAS D'ENVOYER VOTRE ABONNEMENT 1979

Couverture I. Puits marnais.
Couverture II. Puits du Marché aux oignons.
Photo Musées de la Ville de Troyes. Croquis Lancelot - 1885.

DES PUITS

Rond comme un denier,
Cent hommes ne peuvent le porter.
Qu'est-ce que c'est ? (1)

Il en est des puits comme de tout élément traditionnel. Les puits, comme les maisons, sont ce qu'en ont fait les habitants de la contrée où ils sont implantés, avec les matériaux dont ils disposaient.

A quelle profondeur se trouve l'eau dans le sous-sol ? De quelle sorte de pierres peut-on disposer pour maçonner la descente. Avec quel matériau est-il possible de confectionner la margelle ? Quel système faut-il adopter pour puiser l'eau ?

La réponse à l'ensemble de ces questions donne une solution locale qui — pour être souvent proche de celle qu'ont trouvée les voisins — présente parfois des particularités fort intéressantes.

Les puits d'une région donnée peuvent être nombreux. Il se peut qu'il n'y en ait guère, ou pas du tout. Ils peuvent être profonds, à moins que la surface de leur eau ne se trouve quasiment à ras du sol. S'ils sont généralement tous d'un diamètre supérieur au mètre, on en trouve dont la section est plus grande encore.

Ils sont presque toujours protégés par un bâti de bois, ou bien cerclés de pierre ou de briques. Un appareillage les complète, composé principalement d'une poulie ou d'un treuil à manivelle.

On perçoit rarement, de l'extérieur, la profondeur d'un puits. On peut deviner qu'elle est importante lorsqu'il possède une imposante margelle et un treuil d'un diamètre supérieur à la normale. On peut toujours tenter d'évaluer la profondeur de l'eau, soit en essayant d'en apercevoir la surface, soit en écoutant tomber une pierre lancée par dessus la margelle.

Avant nous, les géologues ont noté cette profondeur, qui varie avec la nature du sol, avec les saisons ; elle est modifiée de nos jours, par les travaux hydrauliques entrepris aux alentours.

La tradition exagère parfois. Les gens de Channes, parlant d'un puits qui occupe le centre de la place du village, presque en face de l'église, affirment : **qu'i étôt autant creux qu'l'clocher étôt haut** et **qu'ène charrette aitlée, aveu son chvau, ale pouvait tni dans lou fond.** (2)

Il est ceepndant un aspect de nos vieux puits qu'il nous faut essayer de sauvegarder, même si nous faisons fi de l'eau pure qu'ils dispensent. Nous devons protéger ces modestes constructions qui, hors du sol, les situent et les caractérisent.

L'habitude de couvrir les puits ou de les entourer est née probablement d'un besoin de protéger les humains et les bestiaux du danger qu'ils représentent. On a voulu en même temps sauvegarder la pureté de leur eau, en empêchant qu'il y tombe des éléments étrangers, source de contamination.

C'est pourquoi, autrefois, un puits « à nu », c'est-à-dire non agrémenté d'un apapreillage extérieur, était malgré tout, couvert. On y puisait l'eau à l'aide d'un crochet de bois rustique avec lequel on descendait et remontait le seau. On se servait aussi, de cordes en tilleul. C'était le système le plus simple, mais peu pratique, qui consistait à hisser à bout de bras, le récipient rempli d'eau.

Le treuil et la poulie permirent de tirer l'eau avec un effort moindre. En conjuguant l'action des deux bras manœuvrant ensemble ou séparément.

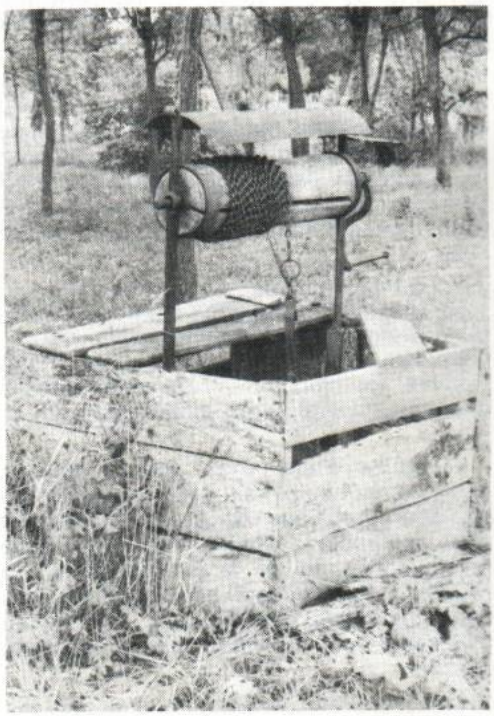
Dans le seul puits « à nu » que nous avons connu à Rumilly, ses propriétaires ont tiré l'eau au croc et au seau jusque vers 1950. Depuis cette date, on l'a recouvert d'une dalle sur laquelle une pompe a été installée. De tels puits ne se trouvent plus guère que dans les caves des « pays vignobles ». Tous les autres ont été dotés d'une margelle plus ou moins élaborée, ainsi que d'un treuil ou d'une poulie.

Le plus simple des bâtis de puits est formé de deux croisillons de bois sur l'intersection desquels repose l'axe du treuil. On l'a complété, sur trois côtés, par un lattis permanent, alors que le quatrième est généralement fermé par une porte ou un panneau mobile. Un petit toit à deux pentes protège de la pluie, le rouleau du treuil.

Légendes des photos page 62-13

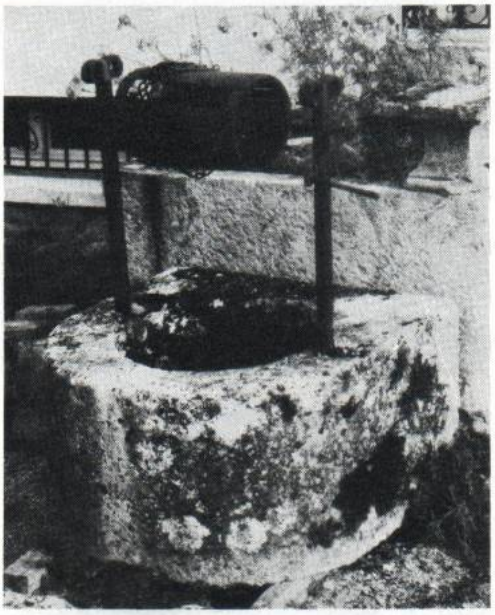
Certains puits de bois sont encore équipés plus simplement. Le coffre évoque un simple toit à deux pentes et le treuil tient lieu de poutre faîtière.

Quand on a laissé ouvert un puits, on l'a entouré d'une margelle. Elle peut être de bois, composée de planches fixées à quatre piquets de coin. Le treuil est supporté par deux poulies verticales. Il s'agit là presque toujours de constructions faites à la hâte et de façon provisoire, dans un jardin par exemple. Ce ne sont que des imitations à bon marché des puits à margelle de pierre.



Ceux-ci sont plus sérieux. Leur margelle est le plus souvent monolithe ou formée de deux éléments juxtaposés. Elle est ordinairement cylindrique et d'une hauteur suffisante pour qu'un enfant ne puisse se pencher et tomber dans le puits.

Lorsqu'une margelle, qui devrait être ronde, est conçue pour orner un puits creusé au pied d'un mur, elle présente une partie droite qui lui permet de coller très justement contre le mur en question.



Les margelles de pierre peuvent être taillées au carré, ce qui n'empêche que l'ouverture intérieure en est le plus souvent circulaire, à l'image du puits proprement dit. Celui-ci est toujours conforté en terre par une maçonnerie cylindrique.

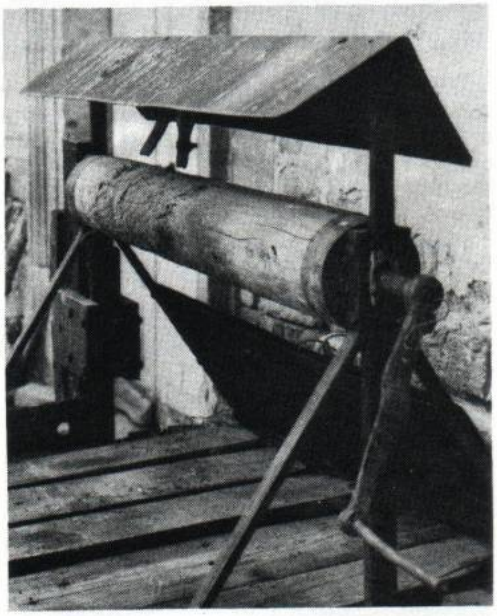
Afin de rendre la circulation plus facile autour du puits, le tailleur de pierre a souvent plus ou moins abattu les angles de la margelle carrée. A la limite il a obtenu une margelle octogonale régulière.

Dans les pays d'argile, où sont implantées tuileries et briqueteries, les margelles des puits sont parfois maçonnées de briques ; au carré avec des briques communes ou circulaires, avec des briques spéciales, en forme de trapèze. Les dimensions de ces dernières étaient calculées de telle façon qu'assemblées les unes à côté des autres, elles composent très exactement une couronne.

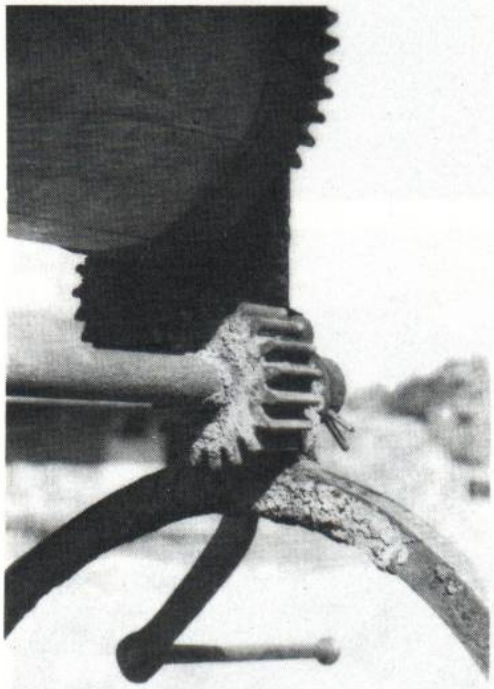
Le treuil est fréquemment soutenu par deux supports métalliques scellés dans cette margelle. En les forgeant, l'artisan a donné libre cours à son imagination. Parfois toutes simples, elles sont fré-

quemment enjolivées de volutes et concilient élégance et solidité.

Le treuil n'est qu'un cylindre de bois de 25 cm environ de diamètre. Il est rarement en métal et ne l'est que lorsque l'importance et la profondeur du puits l'exigent. Dans ce cas, son diamètre est supérieur à la normale. Il présente alors une surface d'enroulement plus importante pour la corde ou pour la chaîne. Si le tambour d'un puits profond est en bois, on constate qu'il n'est plus composé d'une seule pièce comme les treuils ordinaires, mais constitué de plusieurs éléments. Il est ainsi moins lourd à tourner.



C'est aussi en pensant à la peine de la personne chargée d'approvisionner en eau la maison ou la ferme, qu'on a fait installer quelquefois sur le treuil, un système démultiplicateur : un ensemble de poulies crantées qui économise l'effort à transmettre par la manivelle. Dans le même but, certains treuils ont été dotés



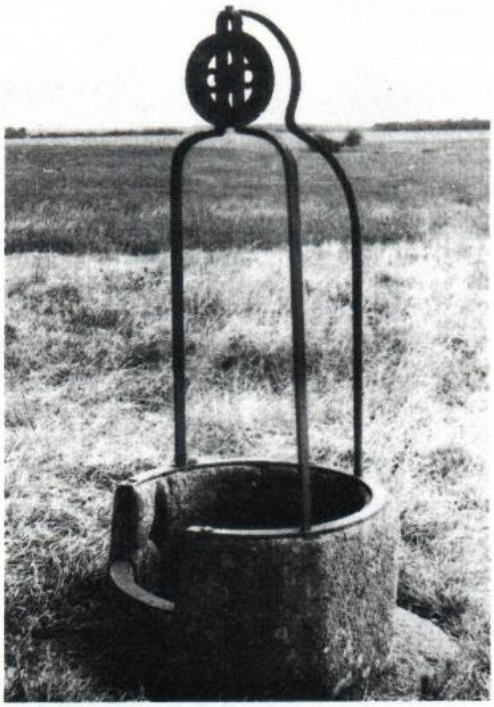
de deux manivelles ; ils peuvent donc être manœuvrés par deux personnes à la fois.

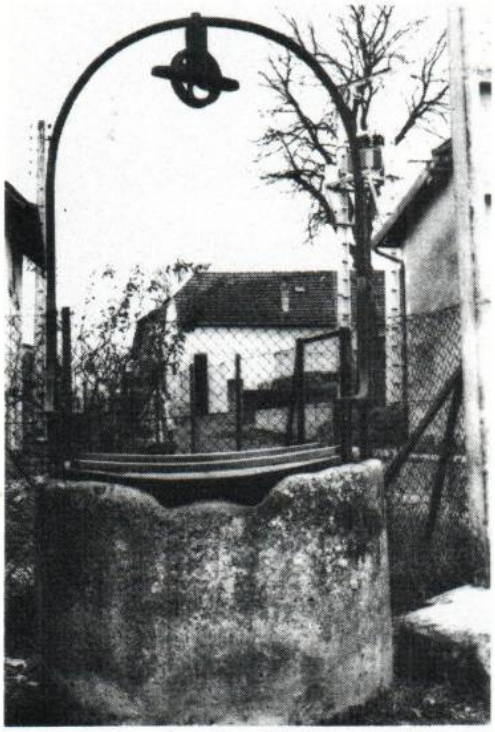
Pour tirer l'eau du puits, on utilise aussi la poulie. Sur cette poulie glisse la corde ou bien la chaîne, qu'on laisse filer avec le seau.

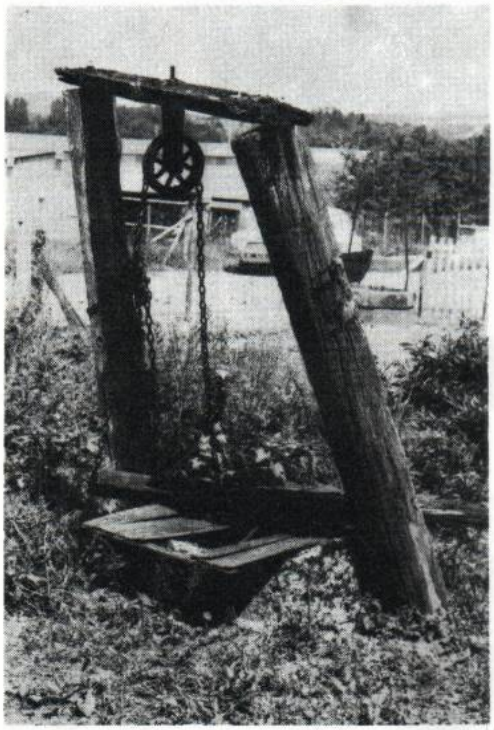
Les margelles de ces puits sont calquées sur celles des puits à treuil et à manivelle. Elles sont rondes, carrées, octogonales, en bois, en briques ou en pierre.

Certaines présentent un évidement caractéristique, sorte de porte qui permet de saisir le seau dès qu'il arrive à la hauteur du sol sans avoir à le tirer jusqu'au dessus de la margelle. Ce dispositif est peu répandu, probablement parce qu'il présente l'inconvénient d'être dangereux, notamment pour les jeunes enfants, lorsque l'ouverture n'est pas obturée.

Là où n'existe pas cette entaille dans la margelle, il n'est pas rare de constater comment le seau, par ses frottements répétés, a usé la pierre, à l'endroit où on a eu l'habitude de le poser, au sortir du puits.





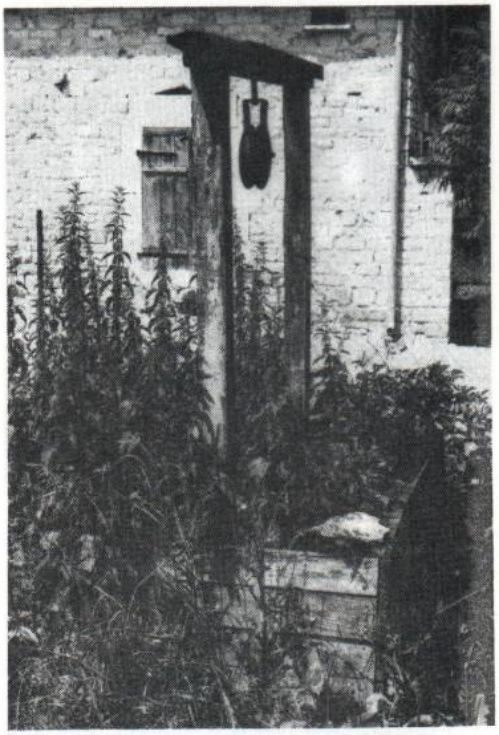


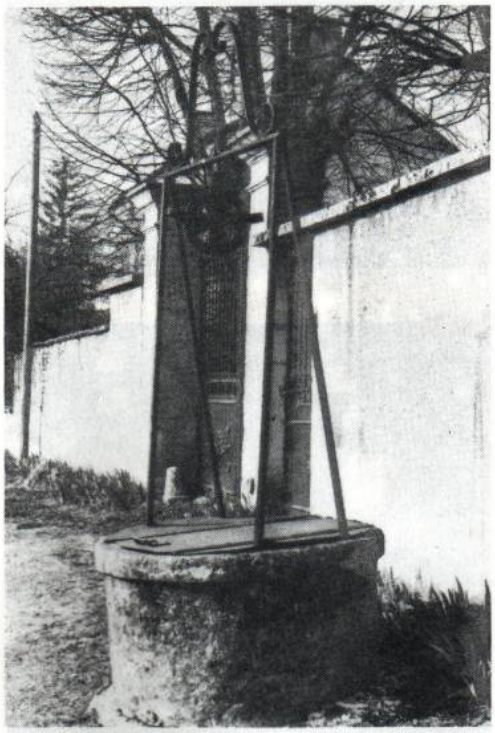
L'appareil qui supporte la poulie n'est parfois composé que de poutres de bois. S'il est métallique, il peut n'être qu'un arc de simple facture, à moins qu'il ne soit formé de deux ou trois montants plus ou moins travaillés, décorés de volutes, aussi bien au sortir de la margelle qu'à leur rencontre avec la poulie.

La plupart des puits apparaissent à l'air libre : soit dans un jardin, au milieu d'une cour particulière ou sur la place publique. On en trouve un, parfois, qui dessert deux propriétés contiguës. Le mur s'interrompt alors pour lui laisser la place. Quand ce mur est celui d'une maison d'habitation, il n'est pas rare que le puits soit accessible en même temps de l'intérieur et de l'extérieur. S'il s'agit d'un bâtiment ouvert, comme un hangar ou une remise, le puits s'abrite sous son toit et s'intègre alors à sa charpente.

S'ils présentent quelques particularités de détail, nos puits se ressemblent beaucoup dans leur conception, (qu'ils comportent une poulie ou bien un treuil à manivelle).

Il arrive cependant que les puits d'une région bien déterminée frappent par leur





unité. Tous les puits sont construits de même façon ; ils appartiennent à un même type.

Ainsi en est-il des puits que l'on trouve dans les villages situés immédiatement à la sortie de Troyes, en direction du nord-est. La cabane carrée qui les couvre est coiffée d'un toit à double pente. Une porte occupe la moitié de l'un des pignons, à la gauche de la manivelle. Il faut ouvrir ce portillon pour

saisir le seau. Un tambour de bois de fort diamètre, témoigne de la grande profondeur du puits.

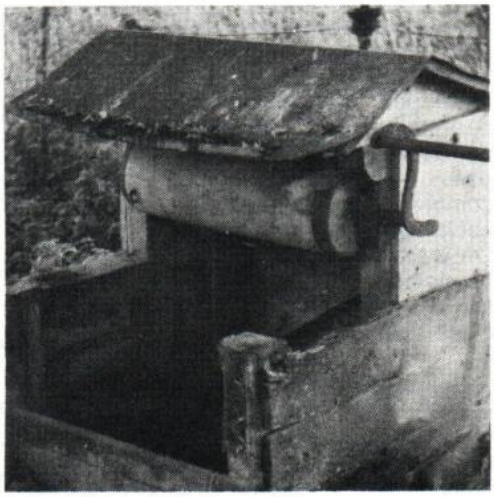
Une autre région dont les puits sont caractéristiques est située au sud de l'Aube, aux alentours d'Ervy-le-Châtel. Ces bâtiments de puits sont cylindriques, élevés à hauteur d'homme et maçonnés de briques. Ils sont généralement couverts par une dalle de pierre circulaire. Quelques-uns seulement affectent une forme carrée.

Leur ouverture occupe toute la hauteur de la construction ; elle est fermée par une porte de bois. On remonte l'eau au treuil et on récupère le seau au niveau du sol.

Nous sommes là dans une région où l'on a fabriqué beaucoup de briques et où on les a beaucoup employées dans la construction. (Il est symptomatique de constater que dans cette région, la plupart des piles qui supportent les grilles d'entrées des propriétés, sont, elles aussi, cylindriques, maçonnées probablement avec la même brique trapézoïdale).

Dans les régions où la pierre abonde, on a utilisé de grandes dalles plates taillées, dressées autour des puits. Elles peuvent les fermer complètement (Ailleville) ou n'être employées que pour supporter le treuil (Fays-lésMarcilly).

Dans les villages des environs d'Arcis-sur-Aube qui comptaient autrefois un atelier de bonnetier par famille, ce sont les anciens métiers qui ont servi de bâti au-dessus des puits. Il a suffi qu'on les dote d'un toit et qu'on y incorpore un treuil avec sa manivelle. Cette « astuce »



a permis de conserver un certain nombre de vieux métiers à bonneterie, en bois. Ils auraient probablement été détruits sans cela.

D'autres puits sont d'un aspect plus riche. Leur margelle est travaillée. L'appareillage qui supoprte le treuil ou la poulie est compliqué de nombreuses arabesques. Ces monuments témoignent de leur appartenance au domaine d'un noble ou à la demeure d'un bourgeois. Ils portent parfois les armoiries du propriétaire. Ainsi, à Savières (Yonne) trouve-t-on encore un puits dont la margelle arbore les armes de Pierre Pyon, seigneur de Rumilly. On n'a pas détruit ces puits ou ces margelles, lorsqu'on a jugé qu'ils évoquaient une partie de notre histoire locale. Nos musées ont ainsi recueilli des margelles « transplantées ». Certaines municipalités ont protégé les leurs. Quand elles ont dû les déplacer, elles les ont installés en bonne vue et les ont garnis de verdure et de fleurs.

Les particuliers, eux aussi, sont de plus en plus sensibles au charme des vieux puits. Mais, attention ! Tout déplacement est déjà en soi, une erreur. Maintes margelles ne sont que trompe-l'œil puisqu'elles ne couronnent aucun puits. Essayons de sauvegarder le puits que nous aimons, là où nos parents l'ont installé. Essayons d'en garder l'eau. Peut-être nous sera-t-elle utile un jour.

Et si nous ne pouvons vraiment pas faire autrement — la vie moderne est terriblement exigeante — laissons-le à proximité de son lieu d'origine. Et gardons-nous de trop l'embellir. Que la tentation ne nous prenne pas non plus d'en aller chercher un ailleurs ni surtout d'en fabriquer un faux, quel que soit le matériau dont nous disposons, même si nous avons de vieux pneus à utiliser

Mais reevnons à nos puits à nous, aux vrais, pour évoquer quelques légendes.

Saint-Balsème était venu de Limoges pour évangéliser la région d'Arcis (4). On dit qu'après que sa tête a été tranchée par les Vandales, il la prit dans ses mains et la porta ainsi pendant près de deux kilomètres. Son corps fut jeté dans un piuts proche qui fut ensuite comblé. Une pieuse personne, frappée de cécité, fit creuser à cet emplacement. On y trouva le corps du saint et de l'eau. La dame se frotta les yeux avec cette eau et recouvra la vue. Saint-Balsème avait opéré un miracle.

Sainte-Jule était vénérée à Troyes, à l'endroit où l'on dit qu'elle fut suppliciée, très exactement à l'emplacement d'un puits dont les malades buvaient l'eau pour y trouver remède à leurs maux (5).

Près de Lhuître, le puits de la chapelle Sainte-Tanche a été creusé pour suppléer la source de la sainte (6). Un seigneur

de Ramerupt n'ayant pu triompher de sa vertu lui aurait tranché la tête. Comme Saint-Balsème, elle aurait pris son chef sous son bras et s'en serait venue tomber à l'emplacement d'une source située actuellement dans le camp militaire de Mailly. C'est parce que les pélerins ne pouvaient plus accéder à ce lieu vénéré que l'on dut recréer pour eux un nouvel endroit de culte. On construisit donc plus loin, une chapelle aux abords de laquelle on creusa un puits. L'eau de ce puits reçut, par transfert, les mêmes propriétés bénéfiques que la source primitive.

Ainsi vont souvent les puits — comme les sources — aux côtés d'une chapelle, au chevet d'une église ou même à l'intérieur comme à Notre-Dame de l'Epine près de Châlons.

Que vient donc faire un puits au beau milieu de la maison de Dieu ? On avance en général qu'il s'est agi là d'une mesure de défense. L'eau aurait été nécessaire pour le cas où l'église aurait été assiégée. La vraie raison est que nous nous trouvons toujours en un lieu où l'on pratiquait un culte, antérieurement au christianisme. Nos ancêtres ne pouvaient ignorer ce lieu sacré ; ils étaient restés fidèles à son eau, véhicule des aspects bénéfiques de la sacralisation. La nouvelle religion avait à choisir entre la destruction des anciennes croyances et leur adaptation aux rites qu'elle recommandait. Dans ce cas particulier, il est évident qu'elle a préféré les intégrer, les annexer, les sanctifier. Cela lui a semblé préférable à une destruction quasi impossible.

Un seigneur, assiégé par ses ennemis et prêt de se rendre, avait jeté dans le puits du château de Bagneux-la-Fosse, la totalité de sa vaisselle d'or et d'argent ; il voulait la soustraire aux pillards.

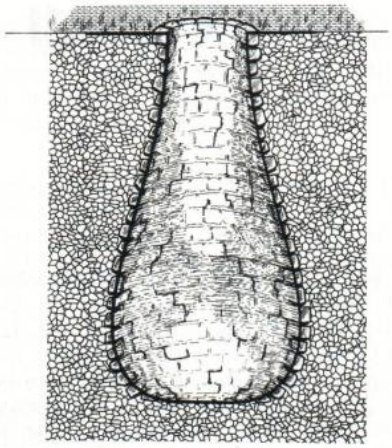
Depuis, on a essayé maintes fois de récupérer ce trésor mais de malins esprits ont toujours détruit, la nuit, les travaux d'approche entrepris pendant le jour. Personne n'a jamais réussi à découvrir quoi que ce soit (7).

A Chappes, on dit qu'une cloche (d'or ?) a été déposée dans le puits du château à l'époque de la Révolution. Non seulement on n'a pas retrouvé la cloche mais nul n'a jamais pu situer l'emplacement du puits en question.

Autant de belles histoires, belles comme les margelles de nos humbles puits, et qui témoignent, s'il en était besoin, de toute l'importance qu'on attribuait à ces ouvrages vitaux creusés par nos pères et entretenus par eux avec beaucoup d'amour et de soins.

J. DAUNAY.

1) Cité par Mme Lacot. Ramerupt.
2) Cité par M. Doussot.
3) A Foulain il existe encore un puits dit « en cloche », dont la cavité est plus exactement creusée en forme de poire.
Il existe probablement d'autres types de puits. Nous ferons état dans un prochain numéro, de ceux que nos lecteurs ne manqueront pas de nous signaler.
4) J.-P. Finot. **Saint-Baussenge, apôtre d'Arcis.**
5) L. Morin. **Les monuments du culte de Sainte-Jule à Saint-Martin-es-Vignes près Troyes.**
6) Thévenot. **Monographie de la Commune de Lhuitre.** 1903. V. aussi FOLK. CH. n° 39-21.
7) L. Coutant. **Petit Courrier de Bar-sur-Seine.** 5 mars 1852.



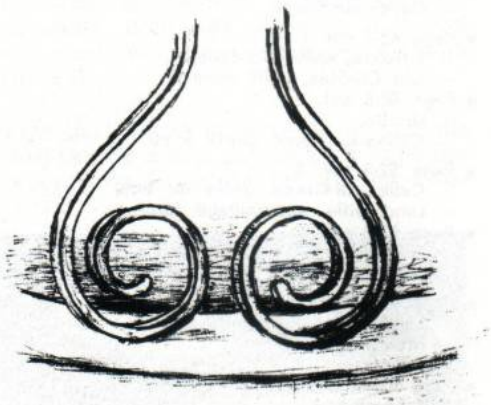
LEGENDES DES PHOTOS

- Page 62-4 col. 1
  — St-André-les-Vergers, puits sous appentis.
  — Salon, puits en X.
  — Rumilly, puits en bois.
- Page 62-4 col. 2
  — Outines, puits carré en bois.
  — Marolles-les-Bailly, margelle ronde en pierre.
- Page 62-5 col. 1
  — Charmes, puits rond.
  — Les Riceys, puits demi-rond.
  — Lentilles, margelle carrée en pierre.
- Page 62-5 col. 2
  — Cunfin, margelle carrée en pierre.
  — Rachecourt, puits à pans coupés.
- Page 62-6 col. 1
  — Lignol-le-Château, puits octogonal.
  — Marolles-les-Bailly, puits octogonal.
  — Monthieramey, puits carré en brique.
- Page 62-6 col. 2
  — Rachecourt, treuil.
  — Feuges, tambour métallique.
- Page 62-7 col. 1
  — Pavillon Ste-Julie, treuil, détail.
  — La Ville-au-bois, démultiplicateur.
- Page 62-7 col. 2
  — Ailleville.
  — Celles-sur-Ource.
- Page 62-8 col. 1
  — L'Huitre, puits Ste-Tanche.
  — Les Croûtes, puits ouvert.
- Page 62-8 col. 2
  — Urville.
  — Celles-sur-Ource, puits à nu
- Page 62-9 col. 1
  — Celles-sur-Ource, puits de bois.
  — Landreville, appareillage forgé.
- Page 62-9 col. 2
  — Pargues.
  — Fays-les-Marcilly.
- Page 62-10 col. 1
  — Landreville, puits mitoyen.
  — Monthieramey.
  — Villadin.
- Page 62-10 col. 2
  — Echemines.
  — Pavillon Ste-Julie.
  — La Coudre.
- Page 62-11 col. 1
  — Ailleville.
  — Fays-les-Marcilly.
  — Pouan, ancien métier à bonneterie.
- Page 62-11 col. 2
  — Champfleury, bâti de métier à bonneterie.
- Page 62-12 col. 1
  — Les Riceys, puits octogonal.
- Page 62-12 col. 2
  — Chaussepierre, margelle armoriée.
- Page 62-13 col. 1
  — Margelle armoriée.

DE PU EN SEAU

Le **pu** [pʏ] (Bercenay, Montieramey, Celles, Cunfin), c'est le puits, du vieux français *puis* (1120 - Psautier de Cambridge) issu du latin *puteum* et dont notre dialecte n'a gardé que la première syllabe. On retrouve ce mot dans l'expression **« J'ons cheu dans not' pu »** : « Je suis tombé dans notre puits ». Le mot **pur** [pʏːʀ] (Bagneux, Merrey, Brévonnes) est également usité. C'est très certainement une forme à rapprocher du Picard du XII[e] siècle : *puch.*

La margelle du puits est **un bu** [bʏ] (Géraudot, Piney, Thieffrain). En vieux français on trouve *buc* et *bu* (1080 - Chanson de Roland) avec le sens de tronc, buste, du francique *buk*, ventre, tronc. Il est vraisemblable que le **bu** soit le « tronc du puits, ce qui désignerait l'ensemble de l'appareil et non, comme en français le simple rebord, la margelle, diminutif de marge, latin *marginis*, le bord. Nous ne pensons pas non plus que ce mot puisse être issu du latin *bucca*, cavité, bouche, car il semble peu logique qu'il ait changé de genre.



La manivelle est une **signeule** [sinjɸːl] (Col., Bayel) ou **signol** [sinjɔl] (Celles, Landreville, Noë, Courteron). C'est l'équivalent du français chignole, issu du latin *ciconia*, cigogne, mais qui désignait déjà aussi à l'époque romaine un système de bascule à crochet pour puiser l'eau. Par nasalisation de la première syllabe on a les mots **singneule** [sɛ̃njɸːl] et **singnol** [sɛ̃njɔl] que signale Baudouin.

Le système de fixation du seau à la corde ou à la chaîne est généralement constitué d'un fort mousqueton que l'on nomme **chahu** [ʃɑʏ] (Forêt d'Othe) ou **chéhu** [ʃeʏ] (Fays), les voyelles **a, é, è,** étant fréquemment confondues dans nos régions. L'interposition de **i** donne les formes **chéyu** [ʃejʏ] (Bercenay ou **cheuya** [ʃɸːjɑ] (cité par l'abbé Durand). Le vieux français *chavon* (1288-J. de Priorat) signifie bout, extrémité. C'est un diminutif de *chevel* (fin XII[e] - Livre des Rois), chef, du latin *caput*. Mais la racine *kap* donne également en latin *capere*, saisir. Nous pensons que cette homophonie est à l'origine du mot **chahu,** de même que pour le français *chappe*. Ce signifiant a également donné avec le préfixe inchoactif **en** le verbe actif **enchéhuter** [ɑ̃ʃeyte] (Villeneuve-au-Ch.) que l'on trouve dans l'expression **« Ariée ! vai don enchéhuter l siau ! »** , « Allons, va accrocher le seau ! »

A Lentille, ce mousqueton s'appelle le **chaînion** [ʃɛnjɔ̃]. Il s'agit là d'une déformation du français *chaînon*, l'anneau d'une chaîne.

A Rumilly, c'est une **force** [fɔʀs]. Le vieux français *force* (fin XII[e] - Couronnement de Louis) désigne une cisaille, du latin populaire *forfex*, latin *forceps*, tenaille. Il serait intéressant de savoir si, autrefois, dans cette région, le système d'accrochage n'aurait pas été basé sur le principe de la « pince » plutôt que du crochet à fermoir ?

Pour remonter le seau, on utilise un treuil ou une réa. Celui-ci est un **tour** [tuːʀ], du vieux français *torn* (1138 - Gormant et Isambart), latin *tornum*, tour de potier. Quant à la réa c'est l'**empolie** [ɑ̃pɔliː] (Géraudot, VT, Ta) du vieux français *polie* (1160 - Eneas), poulie dont l'origine grecque est *polidion*, de *polos*, pivot. Le préfixe inchoactif **en, em,** renforce l'idée de la gorge de réa.

L'usage du puits n'était pas sans inconvénient. Il pouvait parfois manquer d'eau ! Il était alors **tairi** [tɛʀi], français *tarir* du francique *tharrjan.*

Il arrivait aussi parfois que le seau reste au fond du puits. Il fallait alors le repêcher avec une sorte de crochet à trois ou quatre pointes : le **crémoi** [kʀemwɑ] (Villeneuve-au-Ch.) du vieux français *cramas* (1332), crémaillère, latin populaire *cramaculus* du grec *kremastêr,* qui suspend. Ce travail de récupération du seau demandait beaucoup d'adresse et, à Rumilly, la malice populaire voulait que celui qui réussissait au premier coup soit **un beau menteu !**

Lorsqu'une pompe remplaçait le puits, il advenait qu'elle se désamorce. Elle **se dégrène** [degʀɛn]. Il s'agit du mot similaire au français *engrener,* mais avec le préfixe disjonctif **dé.**

Enfin, rappelons que le seau en bois utilisé autrefois, était une **seille** [sɛj] (Villeneuve-au-Ch.). Ce nom existait déjà au XII[e] (1180 - Roman d'Alexandre) et était venu du latin *situla,** seau. Lorsque l'on sait qu'en Champagne, **-ot,** est suffixe diminutif, on peut concevoir que **seille** ait donné **seillot** puis, par contraction **sillot, siot,** devenu **siau** puis... **seau** en français. Ce qui tendrait à démontrer que le français n'est peut-être, après tout, que du dialecte champenois déformé... !

G. ROY.

* Lequel provenait déjà du celte *Sailh,* armoricain *Sal,* seau.

Croquis P. Doussot.

Verzy (Marne) - Photo Jacqueminot.

LES PUITS A VENTEUIL

Venteuil, vieux village de la vallée de la Marne, à l'étymologie gauloise, niche dans une cuvette située sur le flanc de la colline, non loin d'Epernay. Pourquoi ses premiers habitants — qui ont laissé des outils néolithiques dans les environs immédiats — se sont-ils fixés à cet endroit ? L'on peut en imputer la raison à la présence de forêts riches en gibier, à la présence surtout de l'eau indispensable à leur vie, que ce soit l'eau de la Marne, appelée d'une manière fort éloquente « Materna » sur d'anciennes cartes, ou que ce soit l'eau du sous-sol omniprésente, jaillissant en de nombreuses sources, à Venteuil même ou dans les deux hameaux qui l'encadrent : Tincourt et Arty.

De tous temps, les humains ont attribué beaucoup d'importance à l'eau : les délibérations des communautés paroissiales et des conseils municipaux en font foi. La sécheresse exceptionnelle de l'été 1976 qui priva d'eau de nombreux villages en est l'incontestable preuve.

PUITS DE MAISONS

Avant la distribution d'eau dans chaque maison, avant la pose de conduites souterraines alimentant les bornes fontaines, avant même l'édification des fontaines-lavoirs qui datent du XIX[e] siècle, l'approvisionnement des habitants en eau n'était permis que par les puits qu'ils avaient creusés. Si certains ont été comblés ou recouverts, nombre d'entre eux ont subsisté. Leur étude, le témoignage des personnes âgées fournissent l'essentiel de cet article.

Chaque cellule familiale, vivant isolément au sein de la communauté villageoise, devait assurer les conditions de sa propre existence. Aussi chaque maison possédait-elle jusqu'au début du XX[e] siècle son four servant à cuire le pain comme son puits. Celui-ci était placé soit dans la cave soit dans la cour ou parfois même dans la pièce principale de la maison. Ce puits était alors un puits familial et personnel qui servait aux besoins du ménage : cuisine, vaisselle, toilette et lessive annuelle. L'eau y était puisée directement à l'aide d'une corde. Plus tard, au XIX[e] siècle, ce fut

à l'aide d'une pompe qui, amenant l'eau sur l'évier, rendait le plus bel effet lorsqu'elle était de cuivre. Les anciens se rappellent encore avec nostalgie (1) le seau de bois cerclé, en forme de tonneau posé en permanence sur l'évier, empli d'une eau fraîche qu'on buvait à même la **casse,** sorte de louche de cuivre mais moins creuse et plus évasée que la louche actuelle. On la suspendait à la **barre de la cuisine** placée près du **lévier** avec la **cuiller à pot** (louche), **l'écumette** (ou écumoire), la **papinette** (ou **mouvette)** en bois.

Un document ancien, daté de 1827, nous donne à ce sujet des renseignements intéressants (2). Il s'agit de travaux réalisés à l'ancienne école, située rue Mère du Bas, où une Maison Com-

mune fut créée, en agrandissant le bâtiment de la maison d'école.

« Dans le bout de la laresse nouvelle du couchant, il y sera fait un puits qui sera compris autant que possible dans l'épaisseur de ladite laresse. Ce puits sera creusé jusqu'à la bonne eau (ce qui sera constaté avant de le maçonner), ensuite maçonné en pierre suivant l'habitude des lieux et fait en chapelle avec morceaux de bois pour y mettre une poulie de 22 cent. de diamètre (8 pouces)... »

Ce texte nous montre qu'à l'époque une maison neuve ne se concevait pas sans la présence d'un puits.

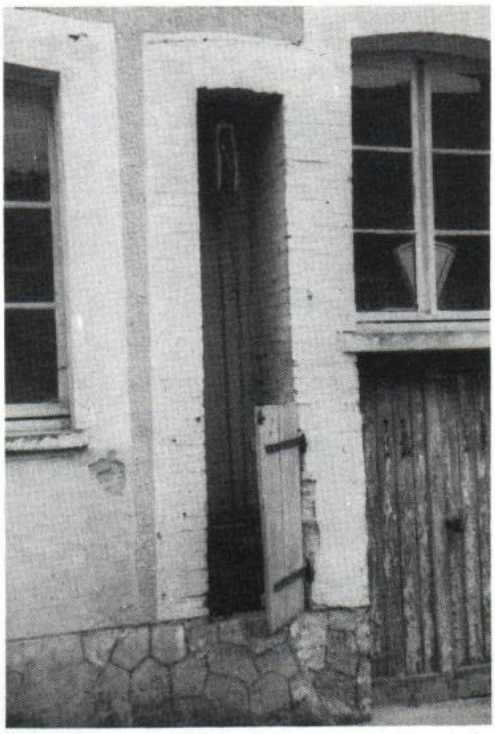
PUITS DE JARDINS

Veuteuil fut, jusqu'au début de ce siècle, une localité essentiellement viticole spécialisée dans la fabrication du vin

rouge. Nombreux furent, au XX[e] siècle, les facteurs du déclin de la viticulture. Les aléas des ventes ; la concurrence des vins de table du midi acheminés vers la capitale après la création des chemins de fer ; les prix très bas consentis par les commissionnaires des grands négociants de champagne à la vendange; puis plus tard les désastres occasionnés par le phylloxéra ou le mildiou ; enfin, la misère quasi générale qui exista jusqu'après la guerre de 1914. Aussi, les vignerons durent-ils trouver, parallèlement à la viticulture, d'autres moyens pour subsister. Ce furent l'élevage des animaux domestiques (qui devaient s'abreuver), la culture de légumes dans des jardins (qu'il fallait bien arroser). On utilisait donc les puits déjà existants ou bien on en créait de nouveaux.

Ces puits étaient réalisés soit par le père de famille s'il en avait l'expérience soit par des maçons. (L'un d'eux est mort étouffé au fond du trou qu'il creusait à la « caserne », dans le « faubourg » quartier de Venteuil où le sous-sol est moins riche en eau), soit par des puisatiers, plus rarement. L'eau du sous-sol affleurant, le degré d'humidité suffisait souvent à faire deviner l'endroit idéal où le puits devait être creusé. De mémoire d'homme, aucun sourcier ne serait venu à Venteuil.

On installait alors un grand trépied maintenant la poulie qui servirait à remonter la terre. Le seau, au cours de sa descente, donnait la verticale autour de laquelle on creusait jusqu'à la pro-



fondeur voulue. Au fur et à mesure des travaux, on bâtissait la paroi en pierres sèches, et cela rapidement, car l'eau ne tardait pas à arriver et à le remplir jusqu'au niveau normal.

On utilisait la pierre du pays que l'on trouve en abondance dans le sous-sol, la pierre meulière. On dut l'exploiter depuis les temps les plus reculés puisque l'ancien château, de même que l'église en partie romane, en sont faits. Elle était très recherchée au siècle dernier pour sa qualité et sa finesse. Cette pierre partait même vers la capitale (ou, dit-on, le Canada), par bateaux, sur la Marne, où se voyait un important trafic.

On prolongeait ce mur par une margelle circulaire. Enfin le forgeron du village réalisait des arceaux devant soutenir une poulie en fer (ou même en bois, dans les temps les plus reculés). Le treuil était pratiquement inexistant ici ; on en signalait un seulement à la ferme des Savarts, détruite à la guerre de 1918. Parfois le trou du puits était recouvert par une énorme pierre meulière soutenue par deux pans de briques qui prenaient appui sur la margelle, ce qui lui conférait une beauté rustique toute particulière. La brique, fabriquée au siècle dernier à la tuilerie de Venteuil, près de la ferme d'Arnotay, servait très peu dans la fabrication des puits mais plutôt dans la décoration des maisons.

Pour puiser l'eau, on utilisait, s'enroulant autour de la poulie, une corde au bout de laquelle était fixée une chaîne.

On accrochait le seau à un gros mousqueton fixé à l'extrémité de la chaîne, dont le poids entraînait le seau au fond du puits, lui permettant de se remplir. La corde était parfois remplacée par une chaîne.

Lorsque le seau tombait par mégarde au fond du puits, on le retirait à l'aide d'un **chat,** sorte de crochet à quatre crocs fixé au bout d'une corde.

On signale une seule pompe à godets (vers 1920). On tournait à la main une grande roue et l'eau montait du puits dans des godets superposés en un mouvement sans fin.

PUITS MITOYENS

A côté de ces puits privés, on constate l'existence — dans les jardins souvent — de nombreux puits mitoyens. Ont-ils été réalisés en commun par manque d'argent ou dans un souci d'économie ? Ces puits sont placés sur la limite d'une propriété, le mur s'interrompant pour lui faire place et se poursuivant ensuite. Ces murs n'étaient pas recouverts de tuiles comme ils le sont maintenant, mais souvent de sarments et de terre où poussaient des touffes d'iris et de giroflées qui leur donnaient une parure agreste aujourd'hui disparue.

L'existence de ces puits mitoyens fait supposer, quant à leur construction comme leur utilisation, la nécessité de bons rapports entre voisins. Bien sûr, quelques conflits naissaient parfois. Lors par exemple de l'achat d'une corde, Qui devait payer en cas de désaccord ?

A côté de ces puits, on voyait parfois un **gueule bée,** tonneau que l'on avait

coupé en deux, une **tinette,** empli d'une eau toute prête à arroser les légumes.

Une telle réserve avait l'avantage de permettre à l'eau de se réchauffer au soleil avant l'arrosage.

Enfin, il faut signaler la présence de puits collectifs qui servaient à toutes les personnes d'un quartier. Ils sont placés dans la rue ou encore dans une cour commune, caractéristique des villages champenois. Mais curieusement, ces puits se trouvaient souvent dans l'épaisseur d'un mur d'une maison particulière. Le trou du puits se prolonge vers le haut par une sorte de cheminée aménagée dans l'épaisseur du mur. On y voit encore sa poulie, sa chaîne et le mousqueton de celle-ci. Une porte de bois cache ce puits, en entier ou dans sa

partie inférieure, sans doute par mesure de précaution, afin d'empêcher les enfants d'y tomber.

On imaginerait mal, de nos jours, la collectivité usant d'un bien placé sur une propriété privée. Là encore, nous en arrivons à d'anciennes traditions qui font évoquer une vie communautaire, des usages bien particuliers.

On ne signale pas de puits communs à Tincourt : une source captée et amenée à une fontaine (dans l'actuelle rue des Vignes) satisfait les besoins ménagers des habitants. Quant à Arty, il ne semble pas y avoir de puits du tout, la source Saint-Quentin suffisant à la trentaine d'habitants. Cette source, d'ailleurs, était parfois la « source » de quelques procès de mauvais voisinage.

PUITS ET FAUX PUITS

L'abondance en eau des puits dépendait de plusieurs facteurs dont : le climat de la saison et leur profondeur. Lors-

qu'on tirait beaucoup d'eau en certains occasions, le puits s'asséchait. Il fallait attendre que l'eau revînt. Parfois aussi, selon les saisons, il arrivait que le niveau de l'eau baisse... ou s'élève. On voyait alors les puits de certaines caves peu profondes déborder. Aussi y avait-il parfois de faux puits, cavités emplies de pierres sèches, creusées pour l'écoulement du vrai puits ou pour l'assèchement des caves, de même que pour la descente des eaux usées. Le choix de leur emplacement révèle une bonne connaissance du sous-sol.

Ces faux puits ont encore parfois leur utilité. Ainsi, après une trombe d'eau, qui, en 1951, s'abattit sur la forêt, les eaux descendirent la colline, ravinant les vignes sur leur passage et, chargées de boue, s'engouffrèrent dans les caves par les soupiraux. Traversant. ainsi les maisons, elles se répandaient dans les rues et empêchaient la circulation. Les pompiers du pays et des environs furent appelés. C'est alors qu'on vit certaines caves s'assècher et se vider grâce aux faux puits.

NOMBRE DE PUITS

L'importance de l'eau pour la communauté est attestée par une autre preuve : sur le premier plan cadastral figurent tous les puits existant en 1837, puits individuels ou collectifs. Qu'on juge de leur nombre. J'ai pu en dénombrer 97 à Venteuil et 26 au hameau de Tincourt ; et cela, pour une population qui était à l'époque de 955 habitants pour ces deux localités. En 1875, on signale à Venteuil et à Tincourt, 250 puits pour 934 habitants, ce qui est considérable (Archives de la Marne 146 M 28).

QUELQUES ANECDOTES

Les puits étaient un danger permanent que l'on redoutait... ou qui attirait. Il faisait peur à cause d'accidents toujours

possibles avec les enfants ou même avec les adultes. Ainsi, au cours d'un mariage, durant la nuit, des invités étrangers au pays traversaient le jardin obscur, à la recherche des mariés. L'un d'eux tomba dans un puits, ce qui dût jeter un froid et, par la suite susciter bien des quolibets à l'adresse de celui que l'on avait retiré aussitôt, mouillé et transi.

Danger qui attirait aussi. On vit plusieurs personnes se donner la mort en se jetant dans leur puits par désespoir. A la suite de l'effondrement des fonds russes, pendant la première guerre mondiale, un homme se trouva subitement ruiné, ayant investi tout son avoir en Moscovie. Il ne put surmonter son chagrin et en mourut. Sa femme désespérée se jeta dans son puits.

Pour rester dans le cadre des anecdotes citons l'utilisation tout à fait inat-

tendue d'un puits à la guerre de 1940, alors que l'eau courante l'avait désaffecté. Lors de l'avance des troupes ennemies, les civils durent évacuer leur village. Avant un bien pénible exode, ils mirent en sûreté leurs richesses, en l'occurence ce qui prend une valeur toute nouvelle en période de crise : la nourriture. Ainsi l'un d'eux cacha des bouteilles d'huile et de champagne au fond du puits. Rentré par la suite au pays, il dut le faire assécher et y descendre pour récupérer son « trésor ». Il rit encore en racontant cette histoire.

ABANDON DES PUITS

Cependant, le grand nombre de puits ne suffisait pas à combler tous les besoins en eau. Il fallait notamment abreuver les animaux, laver le linge, prévoir une réserve d'eau en cas d'incendie. D'où la nécessité de bacs volumineux. Ainsi voit-on en 1751, la communauté de Venteuil s'adresser à l'Intendant de Champagne au sujet d'un **gué** ou **abreuvoir** à faire réparer 3).

Au début du XIX[e] siècle, Venteuil n'a que deux gués tandis que Tincourt jouit d'une fontaine située rue des Vignes, au débit jugé insuffisant. Ainsi une nouvelle source, la source des Goisses, est-elle captée et amenée jusqu'à une nouvelle fontaine près de la chapelle. Elle est citée en 1840 4) comme étant une des plus belles de l'arrondissement. Il faut cependant en user raisonnablement. Un arrêté du Maire en date du 15 août 1846, interdit son usage une heure avant le lever du soleil et une heure après son coucher. Un bac est réservé aux animaux et un autre pour le lavage des vêtements.

A Venteuil, en 1867, les habitants, jaloux des belles fontaines de leurs hameaux se cotisent pour construire la fontaine Sainte-Geneviève au bas du village. En 1877, des travaux importants y sont effectués de même qu'à l'autre fontaine « Ecoute-s'il-pleut » située à l'ouest. On aménage un lavoir, un abreuvoir et une mare. En 1882, des halles y sont construites, semblables à celles qui existent dans les deux hameaux. Mais en 1885, le Maire doit prendre un nouvel arrêté « en raison du peu d'abondance d'eau à chaque fontaine » 5). En 1890, on construit un gué à Tincourt.

Enfin, en 1894, en remplaçant une conduite d'eau alimentant la fontaine de Tincourt, on découvre la source de St-Guiffort dont le débit est considérable. Le conseil municipal décide alors de la capter et de l'amener, non seulement à la fontaine, mais aussi au « chef-lieu qui en a un pressant besoin ». Les travaux sont terminés en 1902 : l'eau est amenée aux deux lavoirs de Venteuil, à celui de Tincourt, mais, aussi, à quatre bornes fontaines à Venteuil et deux autres à Tincourt. Un autre lavoir, à l'est de Venteuil, ne fut réalisé qu'en 1921. Enfin, en 1954, cette même eau de St-Guiffort, abondante, régulière et pure, fut distribuée dans chaque maison. Le débit devait suffire jusque vers 1970. Désormais, l'utilisation des puits devenait caduque.

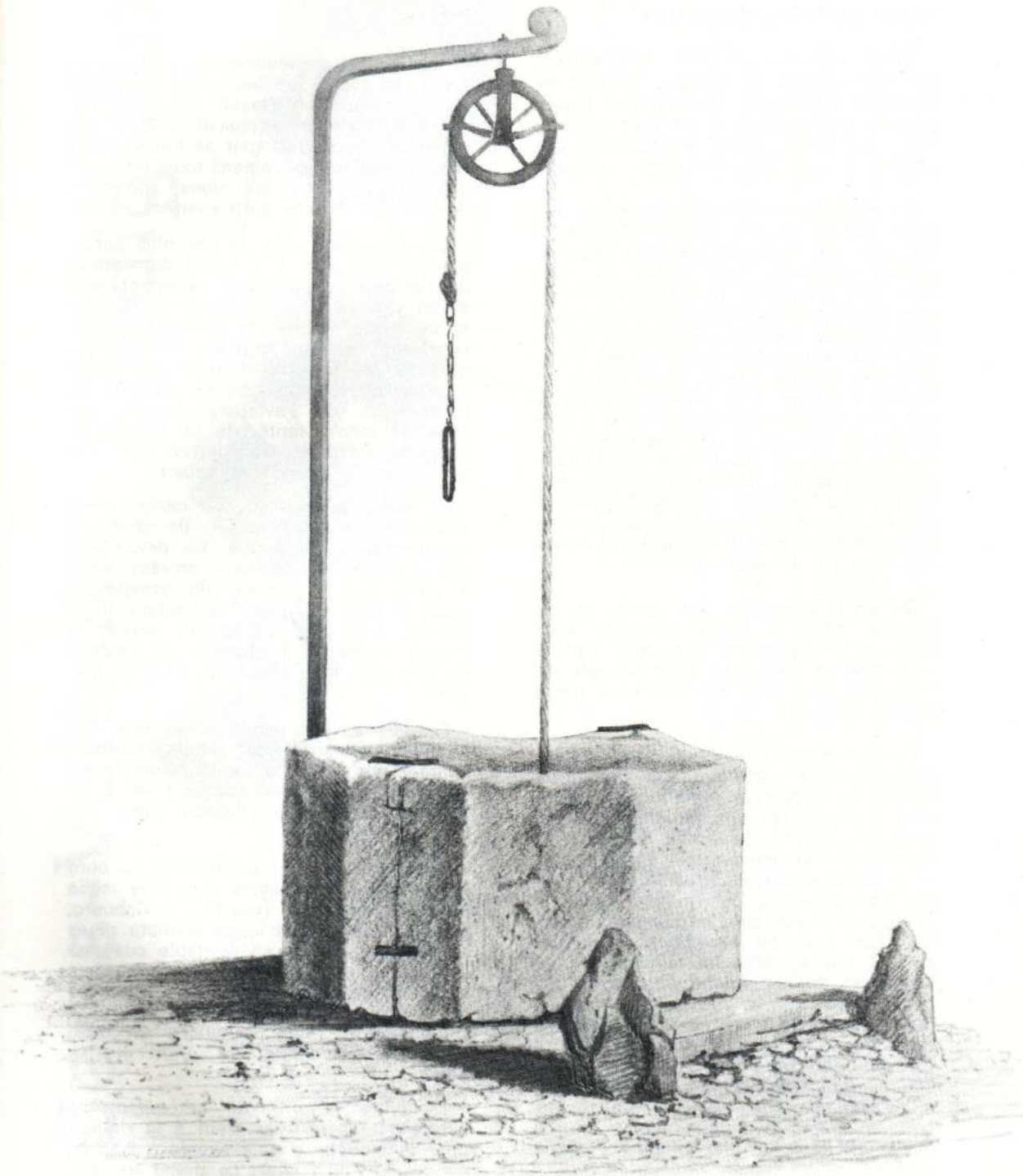
SURVIE DES PUITS

Les puits ont donc payé par leur raréfaction un tribut à la modernisation, laquelle se développe à une cadence accélérée. Dans les jardins ou dans les cours, leur margelle gênant, on les a parfois rasés et recouverts d'une dalle de béton. Parfois aussi, ils ont disparu totalement, lors d'agrandissements de bâtiment d'exploitation, la champagnisation et le matériel moderne demandant de plus en plus de place. Parfois enfin, certains ont l'utilisation que l'on devine lorsque l'on a placé au-dessus des cabinets de toilette.

Heureusement, un certain nombre d'entre eux subsiste et leur beauté rustique est alors mise en valeur par un rosier ou quelques fleurs. Parfois aussi, restaurés, repeints, flambant trop neuf, ils retrouvent une deuxième jeunesse, artificielle certes, mais combien attachante, qui contribue à en perpétuer le souvenir. Pour les personnes âgées du village, ces souvenirs ne sont pas seulement visuels mais auditifs : toute une série de bruits disparus surgissent en leur mémoire : le bruit du seau qui rencontre la surface de l'eau, celui de la chaîne qui cliquette sur la poulie, celui de l'eau qui dégouline au fond du puits, la porte qui se referme en grinçant, celui des sabots qui claquent sur le pavé de la rue déserte dans la fraîcheur du matin. Et ces bruits, nous ne les connaîtrons jamais, nous, enfants du XX[e] siècle.

Gérard MUNIER.

1) Souvenirs de M. Jean Guerre et de Mme Juliette Hennequin.
2) Archives départementales de la Marne.
3) Archives départementales Marne C 721 20 4664.
4) Lesage : Géographie Historique et Statistique du département de la Marne.
5) Archives Départementales Marne C 4555 C 4669.



Croquis de Lancelot 1885.

Photo Musées de la Ville de Troyes.

LA PUBLICITÉ EN 1900

suite du n° 61

CERFS-VOLANTS PRODIGIEUX

Cette réclame est fort intéressante, car elle apporte la science, ou tout au moins la technique, dans un des jouets les plus traditionnels et les plus anciens, sous la forme d'une amélioration qui amène à une transformation radicale.

En effet, le cerf-volant, connu des enfants depuis la plus haute antiquité, a toujours été fabriqué par les gamins, parfois d'ailleurs avec l'aide de leur père, qui s'amusait lui-même beaucoup à ce jeu. Il suffisait de courber en forme de cœur une baguette d'osier, de renforcer le bâti par une armature formée d'une croix, de tapisser l'engin d'une feuille de papier, d'y fixer à la croisée du centre une très longue ficelle, et surtout, c'était le fin du fin, de le prolonger par une queue garnie de papillottes qui l'équilibrait. La longueur de la queue, le nombre et la grosseur des papillottes étaient soigneusement déterminés, par routine et par flair en grande partie, et la bonne tenue en vol en dépendait.

On en faisait aussi des carrés ou en losange, mais la forme courante était celle de l'ovale pointu d'un bout. Parfois on mettait à l'avant un petit triangle en forme de bec pour une meilleure pénétration dans l'air.

Le cerf-volant tenait une place importante dans le catalogue des jeux. Des séries de gravures romantiques décrivent à plaisir les jeux de l'enfance, et, outre la poupée pour les filles, elles énumèrent : la marelle, — les échasses, — la balle, et surtout la balle au mur, — les barres, — le palet, avec lequel il fallait soit s'approcher le plus près possible d'un but soit renverser un piquet portant sur sa tête les enjeux, — les billes qui apparaissaient dans notre enfance à un moment de l'année, comme par un mystérieux mot d'ordre, généralement quand le temps se mettait à être mauvais afin que nous jouions dans la boue, — la **fossette aux noyaux,** quand on n'avait pas de billes, — la toupie, soit la toupie commune autour de laquelle on enroulait une mince cordelette de luxe soigneusement choisie chez l'épicière du coin, et qu'on lançait à terre d'un coup sec déroulant en un éclair la ficelle qui imprimait ainsi le mouvement circulaire à l'engin, soit **le cabot** en forme de gros clou qu'on animait et dont on prolongeait le mouvement à coups de fouet. La toupie et les billes pouvaient se combiner ; on traçait une circonférence dans laquelle chacun plaçait son enjeu de billes et lançait sa toupie, dans l'espoir que le mouvement tournant chasserait des billes qui vous appartiendraient quand elles sortiraient du cercle.

Le cerf-volant était un des plus agréables de ces jeux. Il y fallait du vent et de l'espace, on y jouait rarement seul et on y faisait des concours de hauteur et de durée. Même les adultes s'y intéressaient : on se souvient de Franklin utilisant un cerf-volant pour ses expériences sur l'électricité ; et combien de précurseurs de l'aviation n'ont-ils pas rêvé, et même tenté, de se faire arracher de terre et transporter dans les airs avec un grand cerf-volant ?

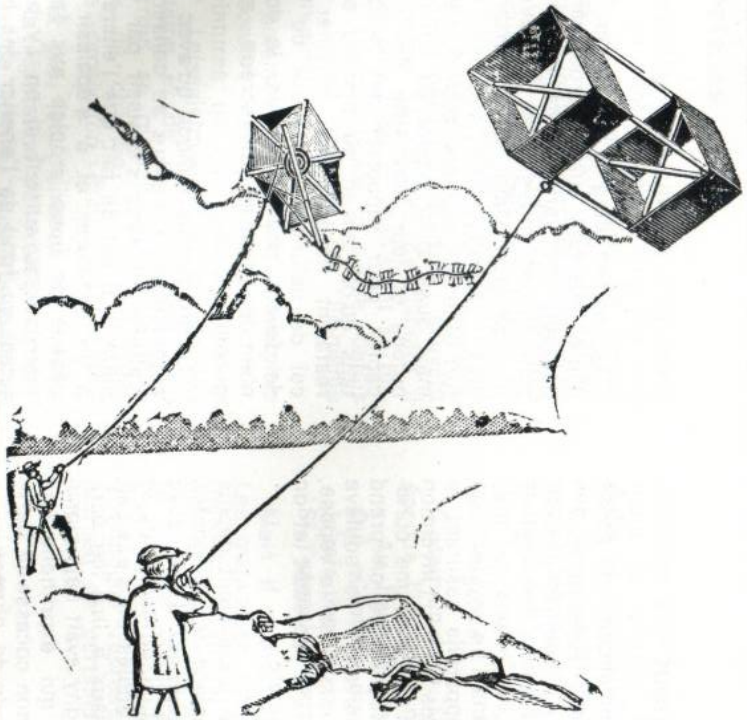
Et voilà qu'en 1900 les cerfs-volants deviennent « prodigieux ». Ils changent complètement de forme. Ils deviennent des « boîtes ou tables » carrées ou à 6 pans que le dessin du prospectus place à côté du vieux cerf-volant traditionnel tenu par un grand garçon à longue veste et à chapeau de feutre ; on voit ainsi d'un seul coup d'œil le progrès.

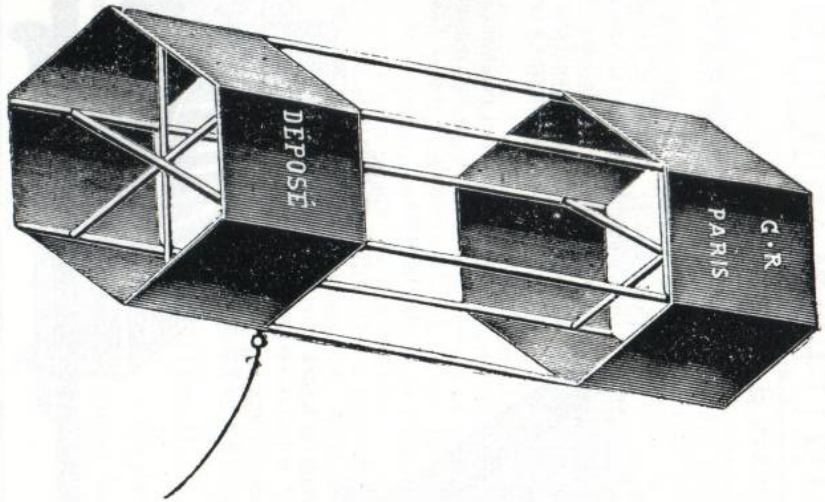
Progrès encore plus notable pour les modèles « cerf-volant étoile tournant comme un moulin à vent ». Comble de commodité : ils sont pliables et « ne tiennent pas même l'espace d'une ombrelle de dame ».

Pliés, « On peut les emporter au bord de la mer ». Les plages sont à la mode en 1900 ; on va à Trouville, à Cabourg, pour s'y baigner en longs maillots rayés et pour les dames en véritable costume avec pantalon, tunique et bonnet. Mais seulement quand on est riche : la masse du peuple ne prend pas de vacances. Il faudra le Front populaire en 1936 pour lui en donner le droit et les moyens.

D'ailleurs le prix du cerf-volant en écarterait les pauvres, sauf à la rigueur pour le modèle le plus simple à 2,75 F., ce qui est déjà cher. Le grand modèle, avec sa ficelle, ses barres de rechange, et le port en gare, revient à 12,50 + 1,50 + 0,40 (4 barres) + 0,60 (port), soit 15 F., c'est à dire 3 journées d'ouvrier.

Cerfs-Volants prodigieux





Nouveau modèle, hauteur : 1 mètre..... *Prix* **6.25**
Plus grand modèle, hauteur 1m50..... — **12.50**
Ficelle spéciale, la pelote de 250 mètres..... — **1.25**
Barres de rechange, l'une ou l'autre, la pièce. — **0.10**

Ces barres ne s'expédient pas séparément.

Si le lecteur n'avait pas sous les yeux notre gravure montrant l'appareil s'enlevant dans les airs au bout d'une ficelle, il aurait peine à croire que la boîte ou table carrée ou à 6 pans que nous lui présentons constitue le meilleur système de **cerf-volant** qui ait jamais existé. Et combien commode, ainsi que vous pouvez en juger en voyant le faible espace qu'il occupe une fois enroulé sur lui-même; il ne tient pas même l'espace d'une ombrelle de dame; rien de plus facile que de l'emporter à la campagne ou au bord de la mer.

Modèle carré, hauteur 0m75, *Prix* avec accessoires. **2 75**
Modèle à 6 pans, — — — **3 25**

Cerf-volant étoile tournant comme un moulin à vent, *Prix.* **3 75**
— — en soie, article soigné..... — **7 50**

Envoi franco d'emballage contre mandat, ajouter 0.60 pour port en gare. — Pour l'Étranger, port en plus.

G. RENAUT & Cie, 43, BOULEVARD DE STRASBOURG. — PARIS.

Se recommander de « l'Aube » ou du « Petit Républicain » pour obtenir la prime jointe avec chaque cerf-volant prodigieux et qui consiste en une pochette de 25 ravissantes cartes postales illustrées des vues de l'Exposition plus un abonnement d'un an, *à titre gracieux*, à la « *Revue des Nouveautés*, » journal d'inventions pratiques contenant 28 pages de texte et environ 150 gravures.

62-23

ENCRIER AUTOMATIQUE

BREVETÉ S. G. D. G.

L'Encrier automatique est très élégant e d'un sytème nouveau.

En enlevant le porte-plume de son support, l'encrier s'ouvre, et en reposant le porte-plume il se referme automatiquement, ne restant ouvert que le temps nécessaire pour écrire, de sorte que l'encre se conserve sans s'altérer et sans s'épaissir par la poussière.

Le mécanisme, fort ingénieux, est d'une grande simplicité ; le mouvement horizontal du couvercle le met à l'abri de tout dérangement.

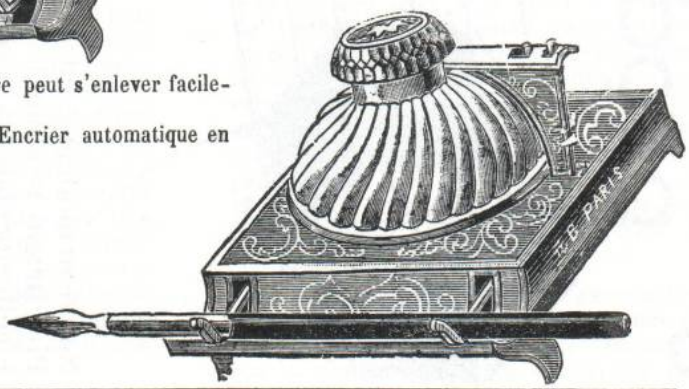
Pour le nettoyage, le verre peut s'enlever facilement.

La forme du socle rend l'Encrier automatique en même temps inversable.

PRIX

N° 1. Socle émail, monture nickel, la pièce... 0 90

N° 2. Modèle riche, entièrement nickelé, couvercle en aluminium, la pièce. 3 f.



L'ENCRIER AUTOMATIQUE

Avec l'encrier automatique, on passe dans le domaine scientifique, celui des inventions, celui de l'astuce qui faisait inventer au fur et à mesure des besoins et avec des moyens de fortune à l'ingénieur Cyrus Smith dans l'Ile mystérieuse les mécanismes et appareils assurant la survie des naufragés. Ici, l'invention n'est pas si utile : c'est plus une curiosité qu'une commodité : quand on prend le porte-plume, le couvercle se soulève et l'encrier s'ouvre ; quand on le repose, l'encrier se referme. On applaudit et on sourit à ce petit automate.

Déjà les plumes de fer avaient depuis plus de 50 ans remplacé les élégantes mais incommodes plumes d'oie, avec lesquelles on écrivait si difficilement et si mal que dans les écoles on s'exerçait sur des livrets spéciaux à lire les écritures manuscrites. Vigny avait déjà signalé dans deux vers qui expriment une image surprenante sinon cocasse la fierté qu'il avait de se servir de plumes :

« J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme, une plume de fer qui n'est pas sans beauté ».

La maison Baignol et Farjon, et sans doute plusieurs autres, produisaient une douzaine de variétés de plumes qu'on achetait en boîtes, dont les dures plumes Sergent Major, et les bizarres plumes « baïonnettes » coudées. Matériel fort utile aux écoliers, pour écrire certes, mais aussi pour piquer au cul des hannetons et leur faire tirer des chars de papier, pour supporter des petits éventails qu'on lançait au plafond et qui y restaient fichés, pour dessiner sur le col de celluloïd de l'élève de la table de devant, pour se tatouer le dos de la main de figures mi-encrées, mi-égratignées.

Le prospectus indique qu'avec l'encrier automatique, « l'encre se conserve sans s'altérer et sans s'épaissir par la poussière ». Il est de fait que l'encre arrivait à se décolorer et à s'épaissir en une espèce de boue propice aux taches et maculations, surtout si on l'y aidait en jetant au fond de l'encrier des bouts de craie et du buvard.

L'encrier automatique, outre son élégance, avait donc une superbe utilité. Aussi était-il breveté S.G.D.G.

VIVENT LES BRETELLES !

Beaucoup de gens ne veulent pas en porter : c'est un tort. Leur absence oblige à serrer fortement la ceinture du pantalon, et cette ***constriction*** est d'autant plus fâcheuse qu'elle s'exerce sur une petite largeur et en forme de lien.

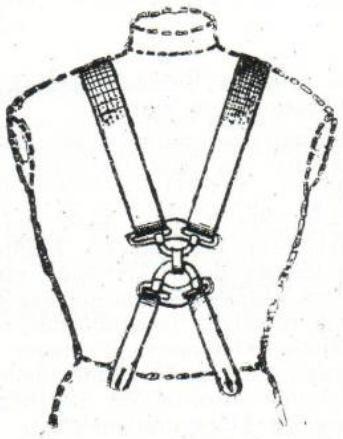
Il en résulte que les digestions, les fonctions du foie, la circulation même du sang, sont entravées au détriment de la santé.

Plusieurs médecins et des plus autorisés affirment que les coliques hépatiques sont favorisées par cette habitude de serrer le pantalon à la taille, car la stagnation de la bile dans son réservoir dispose à la production des calculs.

Donc la bretelle est incontestablement utile au point de vue hygiénique et tout le monde devrait en porter.

Elle n'est pas moins nécessaire au point de vue de l'élégance ; le pantalon, qu'elle qu'en soit la coupe, ne va jamais bien s'il n'est soutenu par des bretelles.

Mais il y a bretelles et bretelles : il y a celles qui vous « scient le dos » (de celles-là il n'en faut pas) ; les seules qui par leur habile disposition, ne se sentent pas sur les épaules, sont les **Bretelles** dites **" à Palonniers ".**



Qui se trouvent chez **M. Sosthène MENNERET**

4, Place Audiffred, à TROYES

A des prix variant suivant la qualité du tissu.— Les plus demandées sont celles à **4** f. la paire

Pour les recevoir franco par retour du courrier, envoyer mandat ou timbres-poste

LES BRETELLES

Les bretelles n'étaient pas d'un usage courant. Le pantalon était tenu par une ceinture, qu'on serrait plus ou moins, ceintures de cuir dont on se servait parfois pour infliger de rudes corrections à des gamins insupportables, ceintures de flanelle, restées très longtemps en usage chez les soldats, particulièrement les zouaves, et chez certains ouvriers, par exemple ceux du bâtiment ; souvent pour enrouler la ceinture de flanelle il fallait se faire aider et l'assistant se plaçait à 4 mètres, tirant la bande, tandis que le patient tournait sur lui-même pour l'enrouler.

Nous sommes encore ici au chapitre de l'inconfort des conditions de vie. Ces ceintures de cuir sciaient-elles le ventre ? Laissaient-elles à la jonction du pantalon et de la blouse une zone où le froid se glissait malgré la dure chemise de chanvre ou de poulangis dont la protection était insuffisante ?

En tout cas, les ceintures de flanelle avaient la réputation de protéger contre les maux de ventre, plus fréquents et fort redoutés à cette époque, la douloureuse entérite, et la fréquente colique due au froid et à la mauvaise alimentation et qui faisait dire qu'on avait sept maladies à la fois : la colique, le dévoiement, la chiasse, la foire, le gillot, la drille et la diarrhée.

Les bretelles passaient donc pour un notable progrès. Le prospectus l'indique nettement, et en vante les avantages tant au point de vue de la santé que de l'élégance.

C'était un luxe. Une chanson de cette époque l'indiquait nettement :

« Au lieu d'bouts d'corde et d'ficelle
Qui m'entr'nt dans la piau,
Js'rais dans l'cas d'mettr' des bertelles
Si j'gagnais l'gros lot ».

Mais il y avait bretelles et bretelles. Les mauvaises sciaient le dos. Le commerçant, Sosthène Menneret, place Audiffred, conseillait celles qui possédaient le système compliqué du « palonnier ». Dame, elles coûtaient cher : 4 F, ce qui à l'époque représentait le gain de la journée de certains ouvriers.

(à suivre)

J. PUISSANT.

BEL EN CHÉ

Les puits à Venteuil (suite)
Utilisation des puits

L'eau des puits était utilisée pour éteindre les feux ou même les incendies.

Ainsi, le 7 mars 1814, les Cosaques envahirent la ville de Montmirail afin de venger deux des leurs qui venaient d'être assassinés par un Français. Beaucoup de civils reçurent des coups. Puis l'officier commanda d'enlever toutes les cordes des puits. Sans doute la ville allait-elle être brûlée. (R. Mathieu. Histoire de Montmirail-en-Brie).

Puits-cachettes

J'ai signalé, dans mon étude, que des personnes avaient caché certaines choses au fond des puits pendant la guerre. Je viens de retrouver ce même fait dans le « Journal » de D. Chastelain.

En juin 1712, le peuple de Reims prend peur lors de l'avancée des troupes de Grovenstein qui menace Reims. Le jeune Chastelain, qui vient d'apprendre la nouvelle, court vers la maison paternelle.

« A peine y fus-je arrivé que je vis descendre dans le puits, l'argenterie et l'étain qui étoient chez nous ».

Par la suite, Grovenstein n'ayant pas attaqué Reims, les objets précieux furent retirés du puits.

Les suicides

En 1480 et 1481, il régna en France, et surtout en Champagne, une famine et une peste très cruelles. Marlot et d'autres auteurs rapportent que ceux qui étaient atteints par cette maladie tombaient en frénésie et jetaient des cris lamentables, qu'ils sortaient de leurs lits et de leurs maisons, courant ça et là et qu'enfin, poussés par une douleur insupportable, ils se précipitaient du haut des maisons et quelquefois dans des puits.

Les suicides dans les puits sont un fait très ancien. Au X^{e} siècle, l'hérétique Leutard, convaincu d'erreur par l'évêque de Châlons Giboin l'ancien (947-998), se jeta dans un puits. (J.-P. Ravaux. L'église Saint-Martin de Vertus).

S'il arrivait que des corps soient jetés dans l'eau des puits, ce n'était pas toujours par la volonté des défunts. C.E. Pérard raconte, dans son « Mémoire historique sur la ville d'Epernay », que les habitants de cette ville, insultés par

Montmorency-Beaufort, puits en X.

les cavaliers de M. de Saint-Simon les tuèrent en grand nombre et les jetèrent dans les puits des places publiques. Bertin du Rocheret dit : « les puys qui étoient alors dans presque toutes les rues d'Epernay ». C'était en 1629.

De même, en 1649, les excès des Allemands de l'armée d'Eslac qui, à la solde de Mazarin, ravagent la Champagne sont relatés ainsi, dans un imprimé de ce temps : « des corps morts et des charognes jettés dans les puits pour les empester et qui font mourir les pauvres paysans lorsqu'ils se retirent ».

Les puits publics

Les puits collectifs étaient courants, en ville comme à la campagne. A Châlons-sur-Marne, au milieu du XVIII[e] siècle, leur nombre s'élevait encore à plus de soixante. Un siècle plus tard, il n'en restait plus que quelques-uns. (Barbat. Histoire de la ville de Châlons). A Epernay, de même. Il y avait des puits publics dans toutes les rues. F. Stapart, en 1749 dit en avoir vu subsister dix-huit.

Eau miraculeuse

A Châlons-sur-Marne, une grande église fut construite en l'honneur de Saint-Memmie. Démolie en 1543, elle fut reconstruite en 1743. A ses côtés, une petite chapelle contenait la tombe du saint. Un puits subsistait encore au XIX[e] siècle, qui renfermait, selon Barbat «une eau que l'on tient, par tradition, pour miraculeuse ».

G. Munier.

Puits à rainure

La question suivante a été posée il y a presque un quart de siècle dans « L'intermédiaire des Chercheurs et Curieux » (sept. 1956) et n'a pas reçu de réponse : « Je connais à Aubigny-la-Ronce (Côte d'Or) un puits dont le parement de pierre intérieur est creusé d'une rainure verticale de quelques centimètres de large et descendant jusqu'au fond. Quelle en est la signification ? A.C. ».

Un puits très profond

Dans **Alice au pays des merveilles** de Lewis Caroll, cet écrivain nous montre la petite fille tombant (en rêve) dans un puits très profond, ce qui lui laisse le loisir de s'écrier : « Well, Well, Well » (En anglais, calembour signifiant à la fois **puits** et **eh bien !)**

Il était tentant et inévitable que les traducteurs, jouant à leur tour sur les mots, rendissent l'exclamation par : « Et puis, et puis, et puis ».

Le pain

Nous avons reçu déjà une bonne documentation sur ce sujet du pain. Mais il nous manque des photos. En particulier nous serions reconnaissant à nos lecteurs de nous faire parvenir des photos ou croquis de « culs de four », de maies-pétrins et d'outils ayant servi à la confection du pain.

Deux expressions

Marquer un événement d'une pierre blanche. Faire une croix sur la cheminée.

Quelqu'un connaît-il l'origine de ces expressions ? La première, déjà usitée en latin, figure dans les pages roses du Petit Larousse. Mais l'autre n'a pas trouvé place dans le **Dictionnaire des locutions françaises** de Maurice Rat.

Matériau de construction ou de décoration

M. Joël Nevers de l'Yonne pose la question suivante. Quelque lecteur aurait-il un commencement de réponse ?

« Au milieu du XVIII[e] siècle, des Champenois seraient venus exploiter l'ocre de la région d'Auxerre (ocres de Bourgogne, de Pourrain, Diges, Sauilly). En reste-t-il des traces d'application ? façades, intérieurs, fresques... ? »

Croquis de Lancelot 1885.

Photo Musées de la Ville de Troyes.

JASÉES

Nouvelles des groupes affiliés

Cette rubrique est ouverte aux dix-huit groupes traditionnels qui adhèrent à la Safac. Il leur appartient de rédiger les comptes rendus qu'ils voudront bien nous communiquer. Nous les insérerons dans toute la mesure du possible.

Expositions réalisées par la Safac
Le menuisier ébéniste.
Le tonnelier. Vos idées

Un « livre d'idées » accompagne toutes les expositions organisées à la Maison du Parc de la Forêt d'Orient. Un cahier sur lequel, au gré de sa fantaisie, le visiteur exprime son opinion... ou se défoule.

Il lui arrive de dire tout simplement son contentement. L'exposition lui a plu. Il a trouvé intérêt. Il le dit.

« Très bien.
Nous avons trouvé cela très bien.
Une bonne initiative.
Bravo. Très intéressant.
Exposition intéressante et instructive.
Les Savoyards, en déplacement, sont enchantés de vos expositions.

Etc... »

Il a aimé l'ordonnance de l'exposition. Il a été frappé par l'esthétique des objets exposés.

« Je trouve que c'est très beau.
Il y a de beaux outils.
De la recherche et de l'effort.
Fort bien présenté. Bonne initiative.
C'est très beau, ces outils anciens. Merci pour l'accueil ».

Mais il cherche, en général, à comprendre et réclame un complément d'information. Souci bien naturel.

« Très intéressant. Mais manque d'explications.
Bonne exposition. Mais manque de photos pour l'utilisation de ces différents outils.
Pas mal. Mais pas assez de documents.
Manque un peu de vie.
Aurais aimé voir un artisan travailler. Au moins à l'aide de photos.
Il manque quelques réalisations exposées, en cours de fabrication. On ne voit pas la naissance, par paliers, d'une œuvre.
Très intéressant mais pas assez de choses. Je voudrais qu'il y ait un peu plus d'outils ».

A ces remarques il faut ajouter celles-ci, qui prêtent à rire ou à sourire.

« Je trouve que c'est très bien mais les choses ne sont pas vernies. (C'est nous qui soulignons).

Sétunbomuzé. (A prononcer à voix haute s.v.p).

Où sont les W.C. en bois ? (je renvoie le visiteur à la M.J.C. de Landreville. Notre ami François Chaussin se fera un plaisir de lui montrer un siège « en bois » à... trois places).

Quelles qu'elles soient. Quelle forme qu'elles puissent prendre, toutes ces remarques nous ont été fort utiles. Nous avons essayé de les comprendre et nous essaierons, à l'avenir, d'en tenir compte.

Comment le problème se présente-t-il pour la Safac ? Quels buts recherche notre Association ? Et comment compte-t-elle les atteindre ?

Elle voudrait essayer de sensibiliser le grand public à ce que fut la vie de nos parents et grands-parents, à ce que fut très exactement la vie traditionnelle. Faire en quelque sorte que le musée loin d'être enfermé une fois pour toute dans le même bâtiment, aille au public. Que, loin d'être réservé à ceux qui consentent délibérément à l'aller visiter, il s'installe là où les visiteurs auront la chance de le rencontrer. Pour faire, en quelque sorte, pression sur ceux qui ne le connaissent pas et pour les obliger à voir, à subir, presque.

C'est la raison pour laquelle les expositions Safac changent de place et de thème et s'installent en des lieux de grande affluence. Pour que les visiteurs les voient. Ceux qui passent, jettent un œil distrait sur l'ensemble et s'en vont. Ceux qui prennent leur temps pour observer et commenter. La plupart cherche à mieux comprendre en faisant appel à l'expérience et aux souvenirs. Beaucoup de ceux là reviendront pour re-voir l'exposition.

C'est donc à tous ces visiteurs que la Safac désire s'adresser. Ceux qui passent distraitement et qu'un rien peut décider à s'arrêter mais à qui il est nécessaire de dire que les objets anciens n'ont pas seulement valeur d'antiquités, qu'ils sont le reflet des temps passés et qu'ils ont leur place dans un contexte bien défini. Un outil n'est beau que parce qu'il a servi, que parce qu'il a aidé à l'expression d'un ouvrier.

Voilà pourquoi nos expositions essaient de dépasser la simple collection d'objets et désirent inciter le visiteur à réfléchir, à se poser quelques questions, à dépasser en quelque sorte, le cadre de l'exposition.

Rappelons tout d'abord que la Safac monte ses expositions avec les moyens qu'elle possède, c'est-à-dire ceux d'une modeste association régie par la loi de 1901, sans personnel rémunéré, avec le matériel qu'elle puise dans ses réserves et celui que veulent bien lui prêter ses adhérents. Ainsi l'exposition sur le tonnelier renfermait-elle, outre les objets appartenant à la Safac, des outils « mis à disposition » par M. Michelot de Neuville, M. Juvenelle de Buxeuil et M. Dumont, de Champignol-lez-Mondeville.

Beaucoup ou peu d'objets ? Il en faut suffisamment, comme pour étoffer une démonstration. Ou alors pour réaliser une harmonie décorative. Un excès d'objets risque de nuire à la qualité de l'ensemble et à sa compréhension. L'accumulation ne favorise pas l'attention. Une attention dispersée ne conduit pas à la réflexion.

Mais comment obtenir que la liaison se fasse dans l'esprit du visiteur entre l'objet inanimé qu'on lui présente et la vie que cet objet est censé évoquer ?

On nous l'a suggéré et nous y avions pensé. Faire en sorte qu'un artisan soit effectivement présent et travaille devant les visiteurs. Facile ? Voire ! Outre que cet artisan aurait dû être présent de 9 h à 12 h et de 14 à 18 h., chaque jour, pendant un mois, il lui aurait fallu déplacer une partie de son atelier. Sans être impossible, une telle démonstration ne pourrait être qu'exceptionnelle et limitée dans le temps.

Une autre façon de lier d'objet à l'action consiste à le montrer entre les mains de l'ouvrier en incluant dans l'exposition des agrandissements photographiques ou même un montage audio-visuel.

Le diaporama semble se suffire à lui-même puisqu'il peut être présenté en dehors de l'exposition. En outre, la photographie présente cet avantage d'être plus souple et de pouvoir mieux s'intégrer à l'ensemble des objets, au fur et à mesure que le thème se développe.

Il reste à commenter. Rien ne vaut le commentaire oral mais il semble difficile qu'un guide puisse se tenir en permanence à la disposition des

visiteurs isolés. Nos moyens financiers ne nous permettront pas d'envisager un système de guidage électronique tel que celui de Bayeux devant la célèbre tapisserie. C'est pourquoi pour informer les vistieurs de l'exposition sur le tonnelier, nous avons choisi d'étiqueter chaque objet, ainsi que d'épingler au mur, successivement, les pages de la revue n° 60 qui traite du sujet. Chacun des visiteurs put ainsi, et quand il en avait envie, consulter un texte qui complétait son information.

Sous cette forme, notre dernière exposition a semblé recueillir quelques appréciations favorables :

« J'ai beaucoup apprécié :

— la sélection sobre des objets présents. Il y en avait parfois, avant, beaucoup trop.

— le guide qui offre une explication et non une suite de numéros.

— les pages de la revue, affichées, ce qui permet de chercher les détails pour une visite approfondie.

— la vente de cette revue à l'accueil.

Continuez dans ce sens. Merci ».

La révolte des vignerons

A l'exposition photo organisée par l'Association sportive et culturelle de Polisot (Les Gayettes), nous avons remarçué les agrandissements de quatre cartes postales anciennes.

Numérotées de un à quatre, elles donnent la musique et les quatre couplets, en patois, du « Métier de galère » (V. Folk. CH. n° 6 et n° 57-22).

Quatre très belles photographies que nos amis de Polisy ne refuseront pas de prêter au futur musée de la vigne et du vin que le département doit ouvrir prochainement à Essoyes.

Le 5e Festival de Folklore

Il s'est tenu à Epinay-sur-Seine, les 9, 10 et 11 juin 1978. Il avait pour thème « Les pays de la vigne ». La Champagne était représentée par les Cossiers d'Avenay Val d'Or.

Spectacle à Saint-Dizier, le 29 avril

Dès le début du mois, des affiches annonçaient « La révolte de vignerons de 1911 » à Saint-Dizier et aux alentours. C'était à l'occasion d'une exposition à la M.J.C. que nous nous sommes produits, commençant le spectacle par une suite de danses de Celles. Nous alternions avec Les Morelles de Sainte-Marie-du-Lac.

Malheureusement la salle n'était qu'au quart pleine et peu de personnes purent ainsi connaître ce que fut la révolte des vignerons.

L'ambiance, pour cette présentation fut pourtant bien meilleure que lors du 5e Festival de danse champenoise et nous en fûmes heureux. (Th. Côte, Lou Vau Champeignat).

Table des articles parus dans la revue

Nous lisons dans la Revue Aguiaine : « Reste à établir un répertoire de tous les articles parus. Celui ou celle qui ferait ce travail aurait beaucoup de mérite et s'attirerait la reconnaissance de tous les membres de la Sefco ».

En remplaçant Sefco par Safac, nous pourrions lancer le même appel. C'est évidememnt un travail de longue haleine que de reprendre un par un, nos soixante numéros et relever les sujets traités, les noms de lieux et de personnes, pour les classer par ordre alphabétique. C'est un travail qui exige patience et conscience. Il serait fort utile à tous les chercheurs.

Affranchissement philatélique

Il ne coûte rien d'affranchir un envoi avec de beaux timbres.

C'est ce que nous nous efforçons de faire pour chacun de nos envois. Merci de la réciproque.

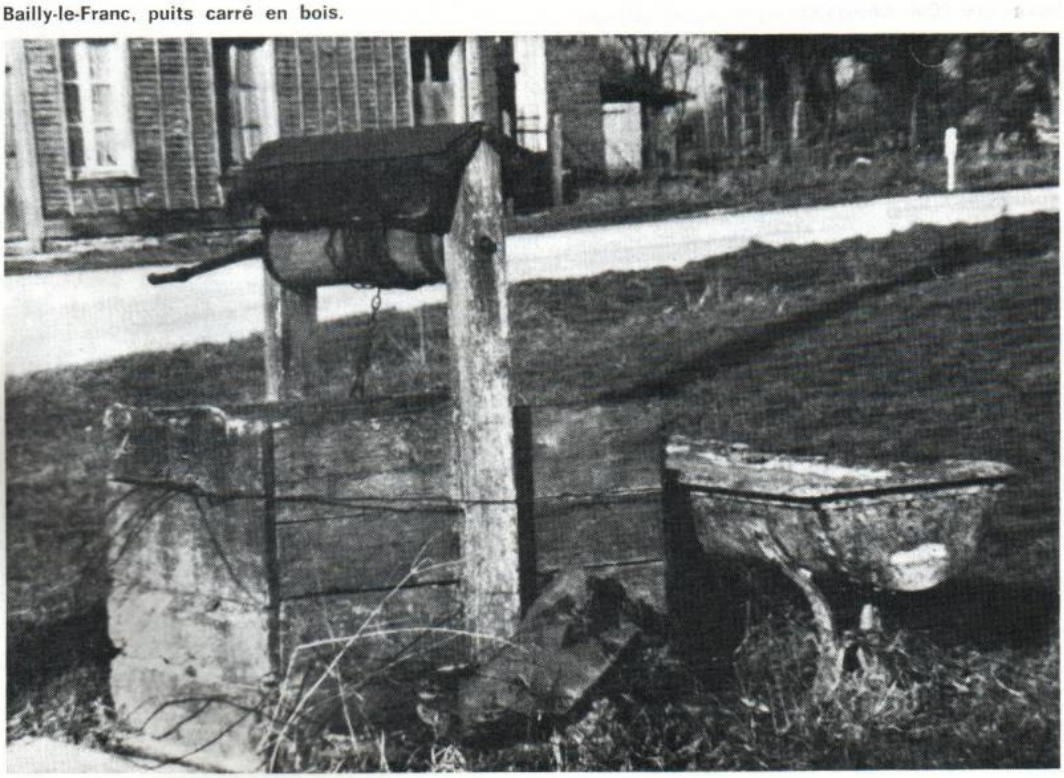
Dons à la Safac

De M. Tranchandon. Seringue en étain.

De M. Dumont à Champignol. Tonneaux cerclés de bois. Roue à cintrer. Herminette.

De M. Bezin, Villemoyenne. Deux bancs de sabotier. Paroir.

Bailly-le-Franc, puits carré en bois.



LIJOU

Parlers et traditions populaires de Normandie
Caminol.

Mensuel du Foyer des Jeunes du canton de Penne (47140) (juin 1978) qui évoque la Saint-Jean.
Saint-Lo.

Le n° 40 bis traite du culte populaire et de l'iconographie de sainte Barbe en Normandie.

Maisons paysannes de France
n° 2.1978.

Notre ami R. Louvrier insiste p. 9 pour qu'on ne cache pas le passé « même avec des fleurs » « Emplir une auge de terre est une erreur, même pour y faire croître des fleurs naturelles ». On ne doit pas cacher des plantes ornementales, mais mettre en valeur, les choses ». Nous rappelons cette vérité pour les vieux puits.

Pays de Bourgogne
Dijon. 3e trimestre 1978.

Aguiaine
Revue de la Sefco.

Grandjean 17350 Saint-Savinien qui paraît régulièrement tous les deux mois et présente une somme d'études d'un intérêt exceptionnel. Avec un supplément permanent rédigé en patois.

Comité du Folklore champenois
Châlons-sur-Marne.

De Germaine Maillet. Religion et traditions populaires aux XIIe et XIIIe siècles.

Linguistique picarde
Amiens. Juin 1978.

Lexique et outils du charron.

Evocations
Crémieu (Isère). 2e trimestre 1978.

Ch. Talon. Notes relatives au vin dans la tradition bas-dauphinoise.

Ethnologia
Limoges. 1er trimestre 1978.

Artisans et marchands migrants limousins auvergnats. 3e trimestre 1978. Maisons et granges limousines. Sorcellerie en Limousin.

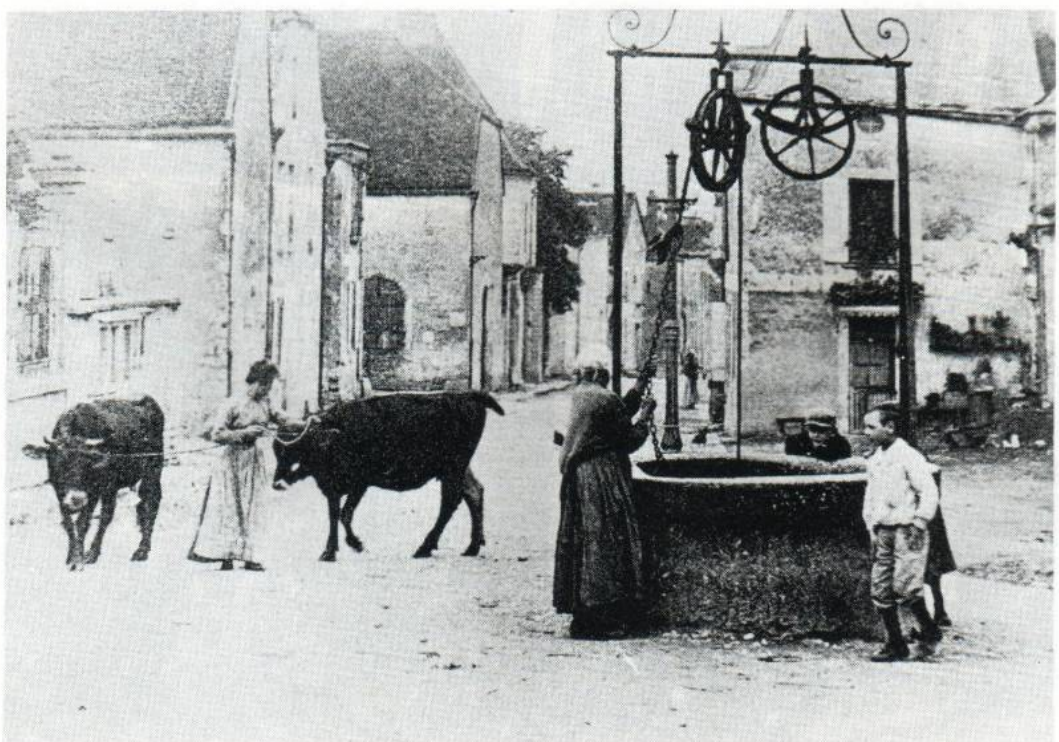
Lemouzi
Tulle. Avril 1978.

Marcelle Depastre. Contes populaires du Limousin. (Fables. Contes mythiques. Le diable et l'autre Dits et interdits. Figures d'autrefois. Fabliaux).

Le vieux papier

Roger Lécotté signale régulièrement nos travaux dans ce Bulletin de la Société Historique. Nous le remercions très vivement des compliments dont il accompagne son commentaire. Grâce à lui, la Safac a enregistré quelques abonnements nouveaux. Grâce à lui, notre Revue est mieux connue.

Landreville (Col. Chaussin).



Bibliomax-Office

Libraire muséographe. 7, rue de l'Enfer.
Chalaines 55140 Vaucouleurs.

Signale très régulièrement notre publication avec un commentaire élogieux. Nous l'en remercions vivement. (La crécelle de Pâques se nomme « taratte » à Chalaines).

Cahiers des Amis du Vieil Ille

Ille-sur-Tet (66130)

Nous avons entre les mains deux numéros de cette publication. Chacun d'eux comporte l'évocation d'un fait traditionnel.

N° 16, Michel Bouille. La patrica-patroca. Il s'agit d'un charivari qui se déroule le jeudi-saint, à l'issue de l'office des Ténèbres et « dont la fonction religieuse au sens large est celle d'expulser du monde, le Mal en ses diverses formes : démons, maladie, péché... »

(La patrica-patraca — prononcer patrique - patraque — ou martavella est une crécelle du type marteau ou tictoc. Cf FOLK CH 59-11).

N° 18 Mauriche Iché. La talla des boulangers. Il s'agit de notre « taille », cette réglette de bois en deux parties qui servait aux boulangers à enregistrer les dettes de leurs clients. Voir, à ce sujet, notre enquête sur le pain.

Glossaire du père Jules

Notre ami Félicien Mizelle emploie les loisirs que lui donne sa retraite à composer un « Glossaire du père Jules ». L'originalité d'une telle entreprise consiste en le fait qu'elle est présentée d'une manière fort vivante et agréable. L'auteur imagine qu'il discute avec un grand-père du Nogentais : le père Jules. Ce sont précisément ces conversations qu'il nous rapporte en des articles savoureux qui paraissent à intervalles irréguliers dans le journal local « Libération-Champagne » (Troyes).

C'est dans le contexte donc de ces dialogues à bâtons rompus que nous retrouvons avec grand plaisir, aussi bien les mots d'ancien parler que les toponymes locaux.

Nous souhaitons longue vie au père Jules pour que, par la plume de Félicien Mizelle, il nous conte par le menu : la pierre au Coq, la chasse, les herbes des champs, les vaches ou les artuyons.

Petit-Mesnil au temps jadis

Histoire d'un petit village aubois par Mme Martin Bertrand.

Une part non négligeable de l'ouvrage est consacré aux traditions.

« La vie au bon vieux temps ». Nous en extrayons pour nos lecteurs la recette du fromage fondu. Libre à vous de l'essayer.

« Mets très riche et copieux, qui sert de plat unique et que l'on doit déguster avec de petits croûtons de pain piqué aux dents de la fourchette.

Il est composé d'une bouillie au lait à laquelle est ajouté un fromage blanc préalablement blanchi à l'eau bouillante, bien égoutté (il ne doit pas rester trace de sérum) et coupé en morceaux.

Laisser fondre doucement et joindre au dernier moment des œufs battus et un morceau de beurre».

Une réédition attendue

Au village de France, de P.L. Menon et R. Lecotté, vient d'être rédité. Deux volumes parus en 1954, ont été repris en un seul, qui compte ainsi 250 pages abondamment illustrées.

Les auteurs nous invitent à pénétrer la vie d'un village français imaginaire « De la Chandeleur à la Saint-Jean » et « Des moissons à la Noël », au siècle dernier bien entendu.

C'est l'ensemble du folklore qui nous est ainsi présenté, en un raccourci saisissant. Les faits jaillissent et les situations. Les détails abondent, qu'on nous dit caractéristiques de telle ou telle région de France. Mais qu'on a l'impression d'avoir connus, à quelques nuances près, dans le village de notre enfance. C'est pour nous, à chaque page, une retrouvaille.

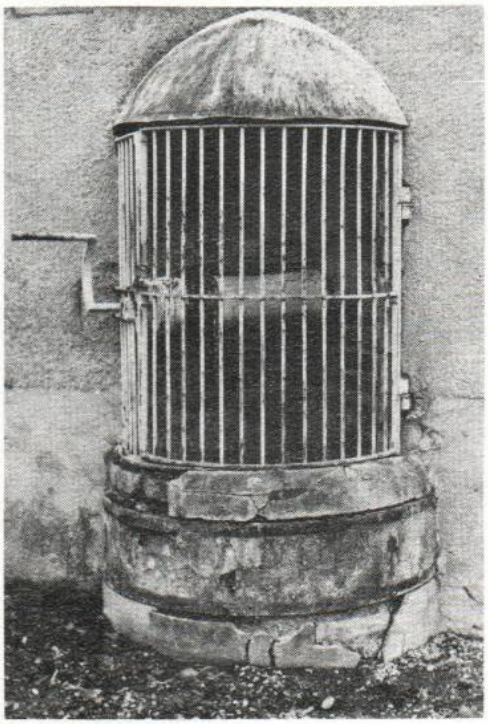
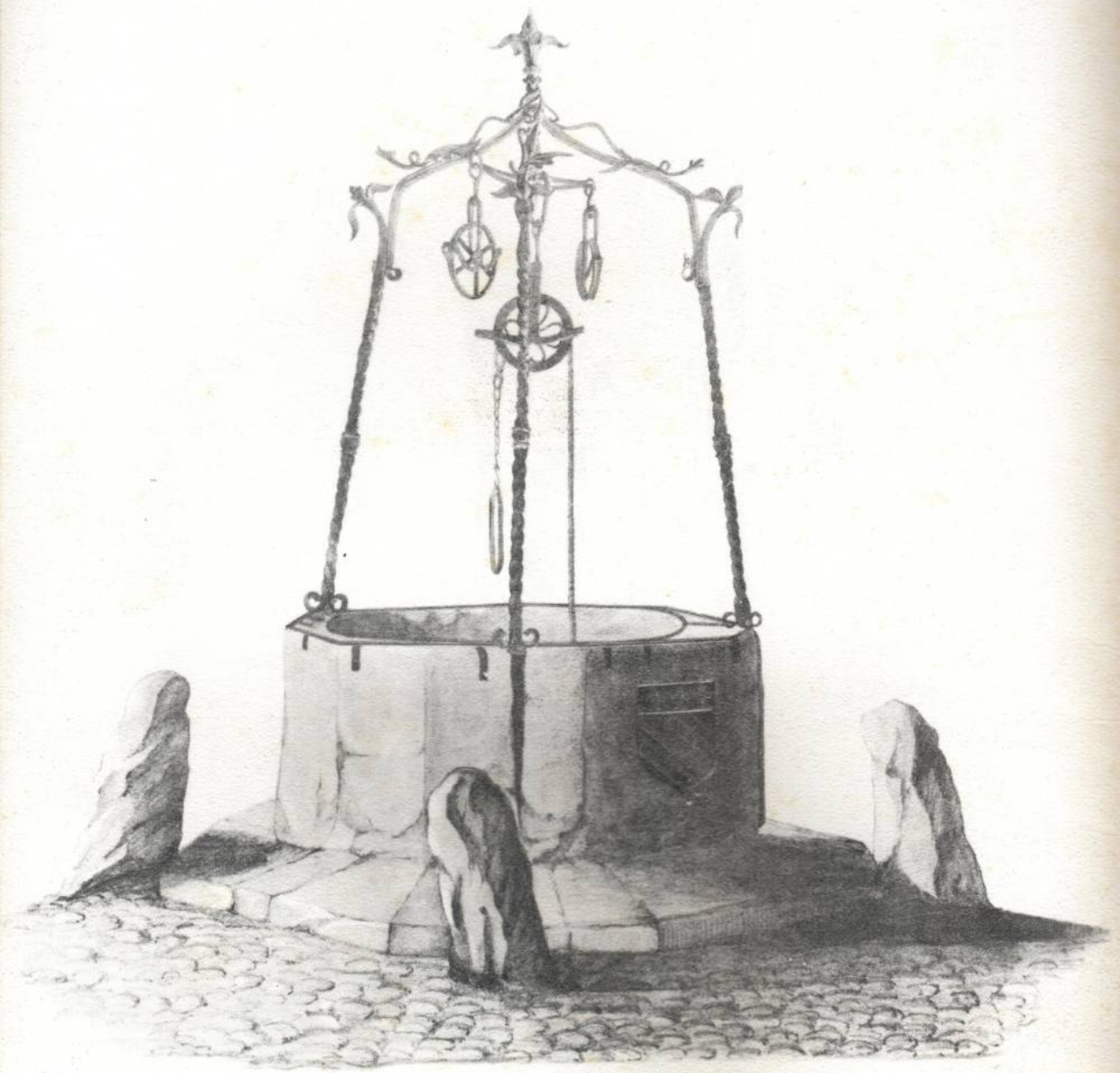
Que voilà un ouvrage agréable à lire. Et riche de tout ce qu'il mentionne. Plus riche encore de toutes les évocations, de toutes les réflexions que sa lecture suscite.

Ce qui nous permet d'affirmer qu'il est, à notre avis, une excellente introduction à la recherche folklorique. C'est la clé d'or qui peut permettre d'entrouvrir la porte de la quête traditionnelle. Il s'adresse à qui s'interroge sur le mot « folklore », à qui cherche en quoi le folklore se différencie d'autres sciences plus connues, à qui voudrait connaître, en même temps que ses limites, les éléments qui le composent.

C'est un livre de base dont on ne peut que conseiller la lecture à tous les membres de la Safac et notamment à tous les jeunes des Groupes traditionnels affiliés. Ils y trouveront une foule d'idées, de suggestions, de thèmes de recherche, une incitation à la quête, pour une meilleure connaissance.

Editions Lafitte. 1, place F. Chirat 13002 Marseille. Un volume 45 Francs. CCP Marseille 5898-47 C.

« Chez nous en 1900 »

Un livret pour une rétrospective en image de la vie en 1900 à Creney, petit village champenois des environs de Troyes. Edité par l'association GUILLEMIGELE - CRENEY 10150 Pont-Sainte-Marie - on peut se le procurer contre la somme de 12 F par chèque, CCP à l'adresse ci-dessus.

Marcilly (Photo Tranchandon).